Louis Hémon

Le Noble Art

Fresque des jeunes boxeurs (vers –1550), Akrotiri.
La fresque dépeint deux enfants nus portant une ceinture et des gants de boxe. Leur tête est rasée sauf pour deux longues mèches derrière, et deux plus courtes sur le front. Leur peau foncée indique leur sexe. Le garçon de gauche est le plus réservé des deux et porte des bijoux (bracelets, collier) qui indiquent un statut social plus élevé.
Musée national d'archéologie, Athènes (Grèce).

Louis Hémon (1880-1913), vers 1905.
Archives de l'Université de Montréal.

LE COMBAT

LOIN, BIEN LOIN du Londres visité par les touristes du continent, au cœur de Whitechapel, tout à côté de ces entassements d'humanité miséreuse qui s'appellent Mile End, Stepney, Betnal Green, s'élève le temple du Combat.

Le portique en est une miteuse façade de dix mètres à peine, où trois colonnes noirâtres racontent des années d'existence sale entre la boue et le brouillard jaune, et l'autel, au milieu d'une grande salle entourée de gradins, est un *ring* de vingt pieds carrés.

Si ce ring était destiné à servir de théâtre aux emplacements plus ou moins gréco-romains de géants aux pectoraux impressionnants, j'aurais pompeusement dénommé cette enseigne le temple du muscle ou de la force, mais on n'y voit jamais de géants et bien peu d'hercules, et seulement des individus de taille quelconque et de musculature généralement médiocre, qui s'y martèlent rageusement la figure, conformément aux règles vénérées du marquis de Queensberry.

Cinq jours sur sept, les portes restent fermées, et seules des affiches flamboyantes annoncent au monde, pour le samedi ou le lundi suivant, une « grande soirée spéciale », avec un grand « *contest* », également spécial, entre George Proctor (de Southwark) et Rodolph Unholz (de South Africa).

Le match sensationnel de la soirée est entouré d'une douzaine d'autres *contests* de huit, dix ou quinze *rounds,* et, pour la somme modique de six pence

(60 centimes), on peut avoir quatre heures d'un spectacle ininterrompu et passionnant.

D'ailleurs, les amateurs du « noble art » qui ne peuvent pas disposer de 60 centimes ne sont pas privés pour cela de leur plaisir favori, car la direction, bienveillante, lorsqu'elle juge qu'il n'y aura plus d'entrées payantes, ouvre les portes toutes grandes aux jeunes *sportmen,* qui s'empressent de venir occuper les places disponibles, et, n'ayant rien payé, se préparent à être d'autant plus sévères sur la composition du programme.

Alors les *matches, contests* et *competitions* se succèdent en ordre serré, pendant que monte en l'air la fumée des pipes, et que, dans les courts intervalles d'une minute, circulent des *boys,* qui vantent d'une voix suraiguë leurs pommes, leurs oranges et leurs pots de *jelly.*

Les combattants arrivent les uns après les autres dans le *ring,* certains en collants violets, et certains en culottes courtes, certains inconnus et d'autres acclamés, à leur entrée, par des groupes d'admirateurs et d'amis, quelques-uns boxeurs prudents et scientifiques, la plupart munis seulement de quelques principes, d'une infinie bonne volonté et d'une merveilleuse endurance aux coups, mais tous le torse nu, suffisamment entraînés et pleins du désir sauvage d'en terminer le plus vite possible avec un adversaire qui pense précisément la même chose.

Dans le public, on trouve aux places réservées quelques *gentlemen* de mise presque élégante, mais le gros de la foule est venu des ruelles et des culs-de-sac de l'East End ; le linge est rare, et, lorsqu'il se montre, on souhaite ardemment qu'il fût resté caché, et, sous les casquettes de nuances verdâtres ou les melons crasseux, le gaz éclaire de longues rangées de figures blêmes ou hâlées, mais presque uniformément patibulaires. Public de connaisseurs, d'ailleurs, bon juge d'habileté et de courage, et prêt à acclamer indifféremment la science d'un champion, et la défense héroïquement maladroite de quelque novice au grand cœur. Car certains des figurants sont de véritables boxeurs, et d'autres, des débutants qui ont encore tout à apprendre ; mais vétérans chauves ou gamins grêles, ils ont tous au même degré le courage de *bull-dog* qui fait les combattants.

Il ne s'agit pas de faire d'élégant « chiqué » ni d'entremêler lutte et poses plastiques, pour le bonheur des quarts de mondaines ou des « connaisseurs » aux piteuses anatomies : ils sont là pour gagner leur argent et faire leur métier, et ils le font de leur mieux, frappant des deux mains et s'efforçant vers la gloire, la gloire dont le principal avantage sera de mettre dans leur poche les très désirables dollars. Et puis, qu'il s'agisse de cinq ou cinquante livres, une fois les premiers coups frappés, ils n'ont plus le loisir de songer à rien d'autre, et combattent pour leur propre compte et pour l'amour du combat, avec de la haine plein les épaules, et, sur le visage, la même expression attentive et brutale.

Je suis parfois allé à Wonderland, en compagnie d'autres Français, et ils n'ont jamais trouvé, pour le spectacle, que des termes d'indignation et de dégoût. Ils ne voyaient que la mise en scène terne, le public crasseux, les reflets sinistres du gaz sur des faces où flambait l'excitation de la lutte, et les attitudes inélégantes de violence tour à tour tendue et déséquilibrée ; ils s'indignaient noblement quand parfois le gant de quatre onces faisaient jaillir quelques gouttes de sang, et jamais aucun d'eux n'a perçu la beauté, la formidable beauté du combat.

C'est pourquoi mon plus cher désir serait de m'attirer le mépris de tous les gens de bien, en entonnant ici un hymne à la gloire de la Brutalité divine.

Je n'essaierai même pas de la justifier ; je ne prétendrai pas que la saine violence est l'ennemie de la cruauté, que bien des intellectuels font profession de condamner la lutte sous toutes ses formes uniquement pour qu'une philanthropie béate et molle serve d'excuse à la faiblesse et à la peur, et que la race qui laissera mourir le courage physique sous des prétextes de civilisation... je ne suis pas assez vénérable pour être prophète, et, d'ailleurs, je ne sais pas au juste ce qui pourrait bien arriver, mais je donnerais gaiement une pinte de mon sang pour que nous ne soyons pas de cette race-là.

J'exalterai donc la brutalité sans raison et sans excuse, l'instinct demi-sauvage, qui fait voir rouge et serrer les dents au moment de donner l'effort, qu'il s'agisse de tirer un « huit » sur la rivière, quand le souffle manque et que les mains n'ont plus la force de tenir l'aviron, ou bien de placer le *swing* décisif au dernier *round* d'un dur combat.

Et s'il vous est jamais arrivé de vous aligner contre votre meilleur ami et de sentir monter en vous, quand vous êtes venu, deux ou trois fois, vous jeter sur ses coups d'arrêt, la poussée de violence furieuse qui pouvait animer deux hommes de l'âge de pierre luttant pour leur femelle ou leur nourriture, vous vous souviendrez aussi que, en lui serrant la main après l'assaut, vous avez senti que, connaissant sa force, vous le respectiez et l'aimiez davantage.

Je me souviens que, m'étant laissé aller à parler un jour de mes sentiments sur ce sujet devant un de mes amis, garçon trop intelligent, il entreprit de me démontrer sur-le-champ que c'était défaire l'œuvre de la civilisation, se ravaler au rang de la bête et tuer de gaieté de cœur la partie la plus noble de la nature humaine. Je lui répondis avec douceur que de la discussion ne jaillit le plus souvent que l'obscurité, et qu'il était parfaitement libre de ne jamais pratiquer de sport plus violent que le billard ou la manille aux enchères. Sur quoi il me traita de « petite brute malfaisante ». Et j'ai souri.

Car c'est encore un des bienfaits du combat, qu'il nous donne, sous les insultes, une infinie sérénité. D'abord, parce que la force de l'habitude vous fait penser constamment, tout le temps qu'un monsieur vous injurie, au geste exact qu'il faudrait faire pour l'arrêter, et puis, quand on échange journellement des *swings* sur la mâchoire, avec des amis et des étrangers, comment pourrait-on se fâcher pour des petites choses de si peu d'importance – des mots !

Le Vélo, 20 janvier 1904

LA DÉFAITE

LE CINQUIÈME item sur le programme était un *contest* en six *rounds* entre Geo Moere, de Barking, et Bert Adams, de Bloomsburg.

Bert Adams est mon ami. Il est généralement vêtu, à la ville, d'un complet gris sur un sweater couleur moutarde et drape autour de son cou un foulard de soie cerise dont la teinte vive a été ternie par les ans ; mais je l'aime pour son admirable simplicité, qui lui fait considérer la vie comme un vaste *ring* où se déroulent d'innombrables assauts, qu'organise et que juge un *referee* tout-puissant et invisible. Il est ordinairement taciturne et son vocabulaire est énergique et restreint ; mais il perçoit vaguement la beauté de son métier et il lui a sacrifié gaiement toutes ses dents de devant et la plupart de ses illusions. C'est enfin dans ses bons jours, à 9 stones 6

livres, un des meilleurs hommes de Londres et, pour toutes ces raisons, je m'enorgueillis de son amitié.

J'étais donc allé à Whitechapel pour l'applaudir dans l'exercice de son art et j'eus la douleur de le voir battu. Il prit dès le premier round un avantage marqué, accumula les points et bouscula son adversaire tout autour du *ring,* au milieu de hurlements de sympathie ; mais il oublia de ménager son souffle et, sûr de la victoire, vint se jeter sur un *cross-counter* qui l'étendit sur le dos, les bras en croix, insensible et pitoyable.

Il revint à lui trente secondes plus tard, encore étourdi, fort étonné, et battu.

Je quittai aussitôt la salle et, quand il sortit, m'en allai avec lui. Je n'essayai pas de le consoler avec de vaines paroles, mais le conduisis vers le Sud, à travers Stepney, vers un refuge de paix infinie que nous connaissions tous deux. C'est un *saloon bar* dans Commercial Road, respectable et peu fréquenté, qui s'orne d'une banquette de velours rouge et de boiseries noircies par le temps et la fumée. On y trouve également un piano mécanique qui, moyennant l'introduction d'un penny, joue avec une lenteur attendrissante « Somebody's sailor boy » ou la « Valse bleue ». De l'autre côté du double comptoir, s'agite la foule assoiffée et bruyante, pour qui coulent incessamment d'innombrables robinets à bière ; mais elle recule devant la magnificence des boiseries et de la banquette de velours et, quand la fumée de quelques pipes a obscurci l'air, le tumulte vague qui vient de l'autre bar se fait confus et distant et tout le monde se limite à cette salle de dix pieds sur quinze, qui devient un asile de paix et de recueillement.

C'est là que je menai Bert Adams et quelques verres de Burton *ale* lui firent retrouver la sagesse résignée que donne une longue expérience. Il devint même très loquace et, ému par l'audition de la « Valse bleue », commença de me raconter des histoires de défaites.

Hélas ! je puis bien traduire les mots qu'il m'a dits ; mais comment rendrais-je le brouhaha distant des buveurs, la chute mate des pièces d'argent sur le comptoir de bois, le bruit des tramways dans Commercial Road et les coups de sifflet lointains qui venaient du côté des Docks ? Et comment pourrais je vous faire voir, comme je l'ai vu, Bert Adams penché sur son verre, les coudes sur ses genoux ; son regard fixe de bœuf au pâturage et, au-dessus du foulard cerise, la pâleur de sa face brutale aux yeux fatigués. Il parlait lentement, avec de. nombreux silences, troublé par le conflit perpétuel entre la force de ses souvenirs et la pauvreté des mots familiers, et voici son histoire telle qu'il me la conta.

« C'était tout à fait au commencement, quand j'apprenais le métier ; et c'était Maloney, Fred Maloney, qui me l'apprenait. Il avait vu de suite que j'avais de l'ambition et que je supportais bien les coups, et pour faire plaisir à ma sœur, qui était jolie, il m'avait pris en main. Il me donnait des leçons tous les soirs, dans une arrière-cour de Bethnal Green, où il y avait une lanterne, et les gens se mettaient aux fenêtres c'était pendant l'été et nous encourageaient. Je suis le seul boxeur que j'aie jamais connu qui ait appris son métier dans une cour, mais c'était Maloney qui voulait ça, à cause d'un vieil homme qui aimait à nous regarder faire et souvent l'invitait à boire, après.

« Il n'était pas méchant et il me disait quelquefois que j'arriverais sûrement, avec de la patience ; mais il y avait des jours, quand beaucoup de monde nous regardait et que j'avais trop bien réussi, et placé des coups un peu durs, où je le voyais serrer les dents et regarder le bon endroit sur ma mâchoire, et je savais ce que ça voulait dire, et je me battais de mon mieux. Un jour qu'il m'avait poursuivi par toute la cour, avec des *swings* du droit qu'il n'arrivait pas à placer, j'ai vu qu'il était fatigué et quand j'ai pu trouver une ouverture, j'ai frappé de toute ma force, comme il venait vers moi ; il est allé s'étendre de son long par terre et sa tête a sonné sur le pavé – tenez ! exactement ce qui m'est arrivé tout à l'heure, car celui qui réussit un coup comme celui-là peut être sûr qu'il viendra plus de dix fois où on le réussira sur lui.

« Quand il a pu remuer, après quelque temps, j'ai vu le regard qu'il avait dans les yeux et j'ai cru qu'il allait me tuer ; mais il est resté encore un peu à réfléchir, toujours assis par terre, et il a fini par me dire que j'étais à peu près au point et qu'il ne me restait plus qu'à m'engager à Wonderland, la première fois qu'il y aurait une épreuve ouverte pour les hommes de mon poids. C'est arrivé trois semaines plus tard et je l'ai gagnée, et Fred Maloney a dit partout que j'étais son élève et m'a donné des tapes dans le dos, car au fond, comme je vous l'ai dit, c'était un ‹ brave garçon ›.

« C'est à ce moment-là que j'ai fait la connaissance de Lydia. Son père, qui était veuf, avait un magasin de comestibles dans Bromley Street et comme il avait boxé un peu, lui aussi, dans le temps, et qu'il savait que j'étais un garçon tranquille, il ne disait trop rien quand il me trouvait là. Après mon début, j'avais eu encore deux *contests,* à Wonderland, et je les avais gagnés tous les deux. Ça avait suffi pour me faire croire que je me trouverais un jour dans la peau d'un champion du monde, et j'avais commencé à être sérieux et à m'entraîner terriblement.

« Je restais quelquefois dans la boutique des heures entières, à la regarder aller et venir, servant les clients, et, quand il n'y avait personne, je lui parlais de ce qui arriverait plus tard, quand je serais champion d'Angleterre à mon poids et que j'irais faire une tournée en Amérique pour ramasser des tas d'argent.

« Il y avait d'autres jours où je me sentais fatigué et où le métier semblait terriblement dur ; ces jours-là je restais sans bouger dans un coin ; j'appuyais ma tête contre le comptoir, à côté d'une cage où il y avait des serins, et, de la voir s'occuper des pratiques, un ruban bleu dans les cheveux et toute en sourires, ça m'était encore une consolation. Depuis, j'ai appris pas mal de choses, évidemment, mais je n'ai jamais été tout à fait un champion et il y a encore des soirs, quand il fait beau temps, où je me sens las du métier, et triste, et je ne peux pas m'empêcher de penser à cette petite place sur le comptoir, où je pouvais appuyer ma tête pour la regarder.

« Ça a duré comme ça quelque temps ; j'avais fini par passer le plus clair de mon temps dans la boutique, je m'entraînais dur et je n'étais pas malheureux. Mais un autre est venu gâter l'histoire, le frère d'une amie à elle, qui était soldat. C'était un grand beau garçon, avec une petite moustache bête qu'il était tout le temps à friser ; je voyais bien qu'il lui plaisait et il a dû commencer à s'occuper d'elle un peu trop pour mon goût. Ça ne m'a pas empêché de fréquenter chez elle tout comme avant et elle était toujours très douce avec moi ; mais je ne lui parlais plus de mes espérances. Un soir que son père n'était pas là, elle m'a invité à prendre le thé dans l'arrière boutique. Il y avait là, en plus de moi, son amie et l'autre – le soldat. Après qu'on avait pris le thé, on se met à causer de toutes sortes de choses et Lydia leur dit que je boxais pas trop mal, et que je commençais à être connu. Alors, je vois l'autre qui me regarde et qui dit très poliment : – Ah vraiment ! Je boxe aussi un peu, qu'il dit, et si vous voulez, on pourrait avoir trois *rounds* ensemble, pour s'amuser. – Alors, on a rangé la table et nous avons mis les gants tous les deux et nous n'avons pas perdu de temps en fioritures.

« Nous nous comprenions très bien. Il faisait très tranquille, dans l'arrière-boutique, et je n'entendais rien, excepté le souffle de l'autre et les petits cris que Lydia poussait quand un de nous deux était touché. J'en savais plus long que lui, évidemment, mais dans cette petite salle je manquais de place pour les esquives, et puis il était trop lourd pour moi, trop lourd... trop lourd. »

Il se tut, mélancolique et resta quelques minutes à ruminer son souci. « Et, lui demandai-je, qu'est-ce qui est arrivé ? » – « Ce qui est arrivé, je vous dis qu'il était trop lourd pour moi ; je ne me rappelle pas combien de temps ça a duré ; mais quand ça a été fini, ils m'ont assis sur une chaise et Lydia m'a essuyé la figure avec son mouchoir, pendant que l'autre se frisait la moustache en essayant d'avoir l'air ennuyé. Elle ne m'en a pas voulu, je ne crois pas, mais j'avais mon orgueil, et je n'y suis jamais retourné.

« Et voilà. – Ça été ma première défaite. »

Le Vélo, 27 mai 1904

LE COMBAT SUR LA GRÈVE

COMME C'ÉTAIT une belle journée d'été, chaude et claire, et que le soleil dans Whitechapel Road nous rendait mélancoliques, nous étions, Bert Adams et moi, descendus jusqu'à la mer. Tant que le *steamer*, parti de London Bridge, circula entre les quais et des *wharves* couleur de brouillard, mon compagnon garda l'air paisiblement heureux d'un bourgeois qui s'accorde des vacances. Il s'était orné d'un faux col et de souliers jaunes et fumait à bouffées lentes un cigare ceint d'une bague rouge et or. Il jouissait avec un orgueil tranquille, sans insolence, de l'effet avantageux produit par ces accessoires et croyait fermement avoir l'air d'un *gentleman,* conviction qui mettait sur sa dure face, si souvent martelée, une expression singulière. Il était, selon sa coutume, assez taciturne, mais regardait avec intérêt le trafic de la Tamise passer des deux côtés de notre sabot, et exprimait en monosyllabes appréciatifs sa fierté d'Anglo-Saxon.

Nous passâmes successivement devant Greenwich, Gravesend et Tilbury, et quand la brise salée qui avait passé sur les bancs de vase vint nous souffler à la figure, elle balaya de Bert Adams l'accent de l'East End, le contentement repu et la vanité inspirée par le faux col et les souliers jaunes. Il se leva et, plantant fermement sur les planches du pont ses pieds écartés, il commença, à chaque mouvement du bateau, de rouler sur ses hanches, fixant sur l'horizon des yeux où renaissait l'âme lointaine des ancêtres dépêcha d'un air de sombre résolution, nous allâmes nous étendre au soleil sur le sable chaud. Il envoya en l'air trois couronnes de fumée bleue et s'allongea sur le ventre, la tête entre les coudes, avec un soupir de volupté. Suivirent de longues heures tranquilles, scandées seulement par le bruit doux des vagues courtes qui venaient s'écraser sur la grève, et Bert Adams, pénétré de bien-être, détendit sa bouche dure, oublia le *ring,* Wonderland et Whitechapel Road, et, accroupi sur le sable, regarda la mer, tandis que sa figure prenait une expression innocente, anacréontique et douce.

Quand le soir vint, il me raconta cette histoire.

« C'était la seconde année que je boxais, et j'avais été tantôt vainqueur et tantôt vaincu, comme les autres, mais je n'avais pas fait grand'chose pour me distinguer. Voilà qu'on présente au public, un soir, à Wonderland, un nègre qui arrivait d'Amérique avec une petite réputation ; pour être aimable avec lui on a voulu le faire débuter par une victoire, et on a arrangé un *contest* en six *rounds* entre lui et moi, qui étais presque un inconnu. Le nègre n'était pas bien fort et il s'est trouvé que j'étais, ce soir-là, trop bien disposé pour lui. Il n'a jamais pu aller plus loin que le quatrième *round* et on l'a sorti du *ring* encore évanoui, ce qui, naturellement, m'a valu un commencement de gloire. Trois semaines plus tard, j'ai été matché contre Jack Palmer, qui avait fait match nul avec Lampey qui était alors champion. Je l'ai battu et on a arrangé que je ferais dix *rounds* contre Lampey, au National Sporting Club, pour une bourse de 25 livres et la ceinture de champion.

« C'était une grosse affaire pour moi, et si j'avais gagné j'étais sûr d'avoir de bons engagements pour toute l'année, outre le titre de champion ; de sorte que j'ai été passer la dernière quinzaine dans un endroit tranquille, au bord de la mer, avec Dick Golding pour m'entraîner. Vous savez comme moi ce que c'est que de sentir qu'on arrive tout doucement en condition, quand on sait que tout va bien et qu'on a des espérances ; mais il m'a semblé pendant toute cette quinzaine-là que je n'avais jamais su auparavant ce que je valais, tant j'étais content de moi. Avec ça le bon air et de la nourriture de choix, si bien que j'étais obligé de travailler dur pour ne pas dépasser le poids.

« Tous les matins je courais trois miles et je faisais une demi-heure de *punching-ball* et de saut à la corde avant le bain ; je boxais cinq *rounds* avec Golding et dans l'après-midi j'avais encore quelques minutes avec les gants, en revenant d'une longue promenade pour me donner de l'appétit. Et, le soir, bien couvert pour ne pas prendre froid, j'allais faire un tour le long de la grève, respirer le bon air frais avant de dormir.

« Un soir, comme j'allais rentrer, je passai près d'une maison dont les fenêtres donnaient sur la mer et je m'arrêtai en entendant chanter. C'était une voix de femme, une grande voix douce ; elle chantait des mots que je ne comprenais pas et la voix semblait tantôt s'éloigner et tantôt revenir, selon qu'il venait du large de grandes bouffées de vent qui l'emportaient. Je n'avais jamais rien entendu de pareil. J'ai été des fois dans des *music-halls* du West End, et j'ai entendu des actrices et des chanteuses couvertes de diamants qui touchaient des dix livres par soirée, mais... je n'avais jamais rien entendu de pareil. Je ne suis parti que quand elle s'est tue, et j'ai pris l'habitude de venir toutes les nuits sous ses fenêtres pour l'écouter.

« Le temps passait et j'ai fini par voir plusieurs fois, sur la plage, une jeune fille qui habitait dans cette maison. Elle n'était guère jolie, mais chaque fois que je la rencontrais je ne pouvais m'empêcher de penser à sa voix, quand elle chantait dans la nuit, et j'y pensais un peu trop. Je l'ai revue le dernier jour que j'ai passé là, et j'aurais donné cher, sur le moment, pour que ça ne soit pas arrivé.

« Il m'avait pris fantaisie, ce jour-là, d'avoir comme une répétition générale avant de rentrer à Londres, et j'avais emporté les gants pour avoir un dernier assaut avec Golding, sur la grève, où on traçait le *ring* réglementaire dans le sable avec le talon. Nous avions déjà fait deux *rounds* et nous nous étions arrêtés pour souffler, assis chacun dans notre coin sur le sable, quand j'ai vu à cinquante pas de nous, derrière Dick, la jeune fille en question qui nous regardait. Elle était assise sur une sorte de dune où il poussait des herbes et des chardons, et comme sa figure était tournée vers le soleil je pouvais la voir aussi clairement que si j'avais été sur la plate-forme, au National Sporting Club, et elle aux places réservées. Juste à ce moment-là Dick s'est levé, et moi aussi, et quand nous nous sommes avancés l'un vers l'autre je me suis rappelé les soirs que j'avais passés à écouter sa voix, sous les fenêtres de la maison près de la mer, et je me suis dit que j'allais lui montrer que je n'étais pas n'importe qui, et que je savais mon métier.

« Golding n'était pas mauvais du tout pour son poids, mais ce jour-là je crois que j'aurais descendu Ben Jordan en moins d'un *round,* même s'il avait été aussi lourd que moi. Ma première rentrée l'a renvoyé dans son coin, et avant qu'il ait vu de quoi il retournait j'étais sur lui, tirant serré du gauche à la mâchoire et suivant avec des coups du droit au corps, et tout mon poids sur chaque coup. En moins

d'une minute et demie je l'avais descendu et il s'est relevé la figure pleine de sable ; il n'était plus bien solide sur ses jambes, et quand il m'a vu revenir sur lui, il a reculé de deux pas en disant : « *time* », car il voulait se reposer. Mais je pouvais voir par-dessus son épaule la jeune fille qui nous regardait et j'ai fait celui qui n'entend pas. Lui ne voyait rien, mais il a compris qu'il se passait quelque chose et que je frappais pour de bon, et il s'est mis à tirer dur, lui aussi, et à montrer tout ce qu'il savait, car c'était un garçon courageux. Mais il n'avait aucune chance contre moi, et une demi-minute plus tard j'ai trouvé une ouverture, touché, doublé du droit sur la mâchoire, et il est resté sur le dos.

« Tout de suite j'étais à côté de lui d'un saut, pour le cas où il se serait relevé, mais il ne se releva pas, et j'ai regardé vers la dune pour voir ce qu'elle pensait de mon travail. Elle est restée tournée de notre côté l'espace de quelques secondes ; le soleil donnait sur sa figure et j'ai vu les coins de sa bouche qui faisaient une grimace de dégoût. Et puis elle s'est levée doucement et s'en est allée en nous tournant le dos, et dans tous ses mouvements, et ses gestes, et l'expression de sa figure, il y avait tant de mépris que j'ai senti que je rougissais comme une petite fille. Je sais bien que je ne suis pas un *gentleman*, mais si un homme m'avait jamais dit la moitié de ce qu'elle m'a fait comprendre sans rien dire, je... j'aurais fait de mon mieux pour le tuer.

« Quand je suis rentré avec Dick, un peu plus tard, il m'a dit : Ma parole, Bertie, je mettrai tout mon argent sur vous, vous n'avez jamais été si bon. Mais l'autre, avec son regard de dégoût, elle m'avait fait comme tourner le cœur, et je sentais bien que je serais battu. Et je l'ai été. »

Le Vélo, 15 juillet 1904

Chroniques du Cadger's Club

I

Le *trial*

« FATTY » BILL, massif et majestueux dans son *sweater* blanc, une serviette sur l'épaule, arrêta un instant dans sa course l'éponge imbibée d'eau qu'il tenait à la main, et dit sentencieusement :

— Freddie, mon fils, si vous vous obstinez à tenir le coude en l'air comme si que vous offririez un bouquet de fleurs à une duchesse, vous allez attraper quelque chose de mauvais dans les côtes, présentement. C'est qu'il est chaud, le petit. Méfiez-vous !

L'éponge maniée avec art répandit sur le visage marbré une pluie bienfaisante, rafraîchit les lèvres fendues, effaça le minuscule filet rouge qui suintait d'une narine, transforma miraculeusement une fois de plus en un combattant suffisamment frais et d'aspect presque redoutable la personne terne et mélancolique du petit Fred Diggins, qui, les mains sur ses genoux, regardait droit devant lui d'un air ennuyé.

« Fatty » Bill s'accroupit devant lui et lui massa doucement les jambes en le regardant d'un air inquiet.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas, petiot ? demanda-t-il à voix basse. Voyons ! vous n'allez pas laisser ce petit gars-là vous tamponner tout autour du *ring*, et devant le patron, encore !

Fred tourna lentement la tête, et considéra l'un après l'autre le patron, qui se tenait à quelques pas de là, en bras de chemise, et son adversaire, qu'un autre soigneur éventait, épongeait et séchait avec tendresse, tout en lui prodiguant ses conseils. Après quoi, il répondit d'une voix blanche.

— Ça va bien, Bill !

Et il attendit le son du gong avec résignation.

La patron, une main sur la corde du *ring*, tenait dans l'autre un peigne qu'il passait et repassait distraitement dans ses cheveux couleur de foin. Assez grand, et maigre, la poitrine creuse, il avait, dans un visage blême, des yeux décolorés, au regard indécis et comme étonné. Sa chemise mauve à rayures noires, ses vêtements dont l'élégance un peu bruyante ressortait encore davantage parmi les hardes verdies et râpées de ceux qui l'entouraient, ses boutons de manchette en or véritable, le fer à cheval clouté de rubis minuscules qui parait sa cravate, ne lui inspiraient apparemment aucune vanité. Il était là chez lui, dans un local loué par lui, au milieu de pauvres hères pour lesquels il représentait le pouvoir infini et les raffinements d'une aristocratie fabuleuse ; le jeune inconnu qui venait de poursuivre férocement d'un coin à l'autre du ring le mélancolique Fred le regardait à la dérobée par-dessus l'épaule de son soigneur, cherchant à deviner l'effet produit, caressant un rêve obscur de *side-stakes* énormes, de *matches* annoncés en grosses lettres sur des affiches multicolores, de ceintures de championnat, d'opulence et de gloire... Mais l'arbitre de sa destinée continuait à se peigner rêveusement, fixant dans le vide des yeux naïfs, stupéfaits, ruminant un autre rêve : quelque énigme insoluble qui devait le hanter depuis longtemps !

Le gong résonna et les deux hommes reprirent le centre du *ring* et se remirent à l'ouvrage. Fred feintait sans conviction, hors de portée, « rentrait » en traînant les pieds, baissait machinalement la tête pour esquiver des *swings* possibles, envoyait devant lui un direct du gauche, et s'accrochait en corps en corps. Quand il en était arrivé là, il s'appuyait languissamment sur l'épaule de son adversaire, les coudes en dedans pour protéger ses côtes, et prenait deux ou trois respirations profondes qui semblaient des soupirs de soulagement. Arc-boutés l'un contre l'autre, penchés en avant pour utiliser leur poids, les deux hommes tournaient lentement dans le *ring* pendant quelques secondes, se séparaient prudemment et comme à contre-cœur, méfiants, et recommençaient.

Un profane eût pensé qu'ils accomplissaient là un rite solennel, une pantomime réglée d'avance, quelque chose comme un « grand salut » d'escrime, sans fleurets, et compliqué d'enlacements ingénieux. Mais les spectateurs, le patron, les soigneurs et quelques adolescents mal vêtus qui s'effaçaient modestement contre les murs, les suivaient attentivement des yeux, et reconnaissaient à mesure, dans chaque phase de leur pantomime, un des secrets du culte ancien, un des gestes connus et catalogués du cérémonial sacré qu'on se transmet d'une génération à l'autre sans y rien changer, depuis les jours épiques de Jem Belcher et de Tom Cribb.

Les quatre becs de gaz espacés au-dessus du *ring* couvraient d'une lueur crue les deux torses blêmes, les deux cous bruns de fumée et de hâle, les deux visages aux méplats meurtris, où les têtes baissées pour une esquive jetaient parfois des ombres grises.

Et entre les cordes tendues, la pantomime s'accélérait peu à peu, se faisait plus heurtée, plus violente, donnait enfin l'illusion d'un combat. Un moment, Fred, par-dessus l'épaule de son adversaire, dont il immobilisait les bras, levait vers la lumière du gaz des yeux indifférents et découragés ; et, l'instant d'après, il se dégageait lentement, sournois, et, sans reculer, cherchait sa mâchoire avec des crochets ennuyeux, qu'il fallait accomplir tant bien que mal, une ambition d'apprenti qu'il fallait démolir peu à peu pour conserver son gagne-pain. Et l'apprenti, pour qui cet essai représentait tant de choses, combattait ardemment, plein d'intérêt, lui tout entier à son ouvrage, et perdant la tête, à la fin, à force de se heurter chaque fois à des parades, des contres et des ficelles éventées qui avaient déjà servi pour tant d'autres !

Les cheveux bruns qui frisaient sur un front bas, le nez court et large, les dents fortes, espacées, les yeux brillants de bonne humeur et de sauvagerie ingénue, formaient un joli masque de combattant – avait déclaré Bill avec bienveillance – et le masque complétait à souhait un physique plein de promesses. Il avait conscience de tout cela, le novice, et s'enrageait à la longue, que sa force et sa bonne volonté vinssent s'émousser chaque fois sur l'à-propos languissant du triste Fred, qui, entre deux corps à corps, le considérait d'un air désabusé et plein de reproche affectueux, songeant sans doute aux innombrables novices qui étaient entrés avant celui-ci dans ce *ring,* débordant de confiance et d'espérances démesurées, et en étaient sortis dans les bras paternels de Bill, les yeux obstinément fermés sur le monde qui leur refusait la gloire.

La dernière minute du *round* précipitait le rythme du combat ; la lumière crue faisait reluire les visages suintant de sueur et les torses où paraissaient, l'une après l'autre, de larges taches roses ; dans le silence de la salle au plafond bas, le crépitement du gaz et le halètement des combattants semblaient annoncer en chuchotant un dénouement proche. Et une fois de plus, la vieille histoire se répéta. Le novice avait abandonné toute prudence, et chargeait aveuglément : une rentrée rapide, un rejet du corps en arrière pour éviter le contre, et des *swings* des deux mains qui trouaient l'air comme des coups de fléau. Sans rien perdre de son air blasé et plein de dégoût profond, Fred se protégeait la mâchoire, recevait les swings sur ses coudes, et attendait patiemment. Quand l'occasion vint, il la saisit sans retard, mais sans hâte, comme si c'eût été, en vérité, son dû, un événement inévitable et arrêté longtemps d'avance par des puissances supérieures. Le dur crochet du gauche dont il arrêta son homme au milieu d'un élan, le *swing* du droit qui sembla venir de très loin, négligemment, paresseusement, pour compléter l'ouvrage, accrocha l'extrémité du menton et passa dans le vide, c'étaient encore des gestes consacrés, qu'il avait dû répéter tant de fois, tant de fois, qu'il n'en ressentait plus d'autre impression que la satisfaction du travail achevé et de la rétribution probable.

« Fatty » Bill empoigna sous les aisselles le novice évanoui, le hissa sur sa chaise, et lui pétrit l'abdomen avec sollicitude, pendant que l'autre soigneur faisait pleuvoir sur la tête ballottante une pluie d'eau rosâtre. Et quand leur homme rouvrit les yeux, ils le consolèrent à tour de rôle avec des paroles de sagesse fraternelle.

À deux pas de là, Fred retirait ses gants, et le regardait revenir à lui avec un sourire blasé. Il s'avança ensuite en louvoyant vers le patron, qui contemplait le groupe de ses yeux indécis, son peigne à la main, avec des hochements de tête entendus. Fred reçut d'un air modeste ses félicitations un peu vagues, s'agita malaisément quelques secondes, et, les yeux sur l'épingle de cravate ornée de rubis, marmotta enfin une requête.

Le patron, la bouche entrouverte, regardait sans voir par-dessus son épaule et continuait à hocher la tête sans écouter. Fred attendit quelques instants, lui toucha le coude, et recommença humblement. Cette fois le patron sursauta, répondit hâtivement : « Bien sûr ! Bien sûr ! » et mit la main à son gousset.

Cinq minutes plus tard, Fred sortait dans Bethnal Green Road, suivait languissant le trottoir jusqu'au Lockhart's le plus proche, et là commençait soudain de se gaver de saucisses et de purée de pommes de terre avec une énergie inattendue. Quand il s'en alla, repu et sa monnaie en poche, le monde était redevenu tolérable, et lui, Fred, étendait sa vaste bienveillance à tous ceux, connus et inconnus, qui le peuplaient. Le patron ? Un brave homme, et pas d'erreur ! « Fatty » Bill ? Un frère ! Et le novice ? Un garçon courageux devant qui s'ouvrait un glorieux avenir !

Car l'âme héroïque de Fred avait déjà tout pardonné : le travail rare, la malchance et la famine, et les coups pleuvant sur son estomac creux.

L'Auto, 29 octobre 1909

II

Le ballon

Tenant le ballon entre ses genoux, « Fatty » Bill pliait avec effort son corps épais, insérait l'extrémité du tube entre ses lèvres et soufflait puissamment. Après quoi il se redressait, la figure violacée, et faisait une longue pause, plaçant le tube entre ses doigts et promenant autour de lui le regard placide d'un travailleur consciencieux. Quand ses pesées méthodiques lui eurent révélé que la sphère de cuir avait atteint la dureté voulue, il replia le tube sur lui-même et le ligota avec soin : opération qui nécessita l'emploi simultané des genoux, des deux mains et des dents, et force soufflements plaintifs. Il ne restait plus qu'à suspendre le ballon au-dessus de sa plate-forme et régler la longueur de la corde. Lorsque tout fut prêt, Bill contempla le résultat de ses efforts d'un air satisfait, lui infligea quelques taloches délicates, esquissa un exercice compliqué des coudes, qu'il manqua, et se rassit sans insister.

Un mépris secret pour l'aberration incompréhensible qui amenait certaines gens à malmener ce ballon, par pur plaisir et sans aucun espoir de récompenses pécuniaires ; une curiosité amusée des motifs qui pouvaient pousser le patron à le soudoyer, lui Bill, et à payer le loyer de ce sous-sol, apparemment à seule fin d'y poursuivre un entraînement sans espoir, et d'offrir l'hospitalité à nombre de petits professionnels besogneux ; enfin, la reconnaissance indulgente que lui inspirait ce caprice inexplicable ; toutes ces choses flottaient dans le cerveau de Bill, à l'état de formes indistinctes, et se fondaient en une béatitude complaisante. Sans doute le Seigneur, dans sa sagesse, inspirait-il à certaines de ses créatures une folie douce, afin d'en faire profiter d'autres de ses enfants, par exemple certains pugilistes vieillis, un peu obèses, et qui s'étaient retirés du métier sans avoir jamais connu la richesse ni la gloire, sauf en doses éphémères.

Ces songes indolents furent interrompus par l'arrivée du patron, qui sortait du sous-sol voisin, lequel servait de vestiaire, le torse nu, dégingandé et blême, assujettissant minutieusement les tampons qui lui protégeaient les phalanges. Il marcha droit sur le ballon, félin et sournois, sans un geste, et lui décocha en passant un crochet féroce ; puis il fit une volte-face brusque pour le rattraper au second balan, redoubla, fit donner sa droite, et sous le plafond bas ce fut un roulement de tonnerre, une suite de détonations serrées, la clameur d'un grand tam-tam de guerre résonnant sous des massues d'anthropophages.

L'homme s'avançait peu à peu jusqu'au centre de la plate-forme, se déplaçant pouce par pouce et frappant à chaque fois jusqu'à ce que, campé sous le pivot, il eût acculé le ballon dans un coin, où il le maintenait avec les directs du gauche, vites et sûrs, qui faisaient rendre à la plate-forme un tapotement monotone. Parfois, il retenait sa main une seconde, esquivait prestement de la tête pour éviter le choc du retour, et reprenait son martèlement.

Après cela, il laissait le ballon osciller dans le vide, et tournait autour avec une moue hostile. Il feintait d'une main : puis, de l'autre, menaçant, changeait brusquement d'avis et, se redressant, contemplait d'un air de défi la sphère impuissante. Puis il se jetait en avant avec une férocité inattendue, et faisait frémir les planches sous une série de *swings* terrifiants.

Son jeu de jambes méritait, également, d'être observé. Tantôt il s'avançait par glissades successives, le torse penché, bien couvert, prêt à tout, et l'on croyait voir un ennemi intimidé reculer à mesure. Et tantôt il déroutait son adversaire par des entrechats subtils, et se riait de ses efforts maladroits. Mais toutes ces phases du combat fictif se terminaient de la même manière, par un coup du droit qui venait à son heure, terrible, aussi inéluctable qu'un châtiment céleste, évoquant des images d'os fracassés et de loques humaines s'affaissant sur le sol.

Toujours assis, Bill faisait entendre des grognements d'approbation et palpait des gants de huit onces. Quand le patron abandonna finalement le ballon et s'assit pour souffler, Bill prit une serviette et l'éventa avec sollicitude. Ensuite il l'aida à revêtir ses gants et enfila les siens.

Lorsqu'ils furent tous les deux dans le *ring* de seize pieds et qu'ils eurent échangé la poignée de mains préliminaire, Bill montra, par sa mine résolue et presque féroce, qu'il ne se proposait nullement de ménager son adversaire. Il n'avait pas affaire à un débutant inexpérimenté et fragile ! Non ! L'homme qui lui faisait face savait donner des coups et les recevoir, de sorte qu'il convenait de tirer serré et de rester sur ses gardes. Les bras de Bill, énormes sous le *sweater* blanc, oscillaient d'avant en arrière comme les pistons d'une machine gigantesque, et son torse gras semblait bourré de possibilités menaçantes. Mais ces démonstrations terrifiantes aboutissaient en tapes inoffensives, simples taloches de nourrice, horions furieux qui se transformaient en route et finissaient en bourrades indulgentes.

Le patron se trouvait tenu en conscience d'imiter cette modération, et se contentait donc d'esquisser ses coups, qui en d'autres circonstances eussent semé l'effroi et le carnage. Attentif, presque grave, il fronçait les sourcils, chargeait de défi et de menace ses yeux indécis, et appuyait tantôt un gant, tantôt l'autre, sur une des bajoues de Bill, ou bien au creux de sa vaste poitrine.

Après quelques minutes de ce simulacre, Bill dit d'un ton pénétré : « *Time !* » retourna aussitôt dans son coin et s'appuya aux cordes, respirant avec fracas, comme s'il importait de faire provision de souffle et de force pour des épreuves nouvelles. Lorsqu'ils se rencontrèrent pour la seconde fois, le patron lui dit avec un sourire pâle :

— Allez-y donc, Bill ! Vous n'avez pas peur de me casser, voyons !

Bill secoua la tête et reprit son air naturel. L'homme qui paye est le maître, et ses ordres doivent être obéis. Celui-ci commandait à Bill « d'y aller », et Bill « y alla ». Il y alla avec modération, et soucieux de ne pas trop malmener la poule aux œufs d'or. Mais la chair est faible, et même les vieux pugilistes désabusés ne peuvent guère rentrer dans le *ring* sans y retrouver quelques vestiges de leur fougue passée, quelque trace de l'humeur combative qui survit à travers la vieillesse et l'obésité, et leur fait oublier, par moments, qu'il est d'infortunés mortels à qui de mauvaises fées ont donné, à leur naissance, la crainte instinctive et l'horreur des coups.

Pour Bill, le choc d'un poing ganté sur sa mâchoire ou sa tempe n'était qu'un événement naturel et aucunement troublant, un simple accident de contact. Comment aurait-il pu deviner qu'il est des hommes que la menace de deux mains impitoyables qui feintent, déconcertent, frappent et poursuivent, remplit de timidité affolée, écœure et démoralise ? Les yeux décolorés qui tout à l'heure défiaient le ballon dirent une gêne et une angoisse maladive. Chaque pas en avant de l'adversaire, qui amène à bonne portée un jeu de muscles hostiles, chaque feinte qui trompe et découvre, chacun des regards de brutalité placide qui annonce l'indifférence aux coups et le désir de les rendre, toutes ces choses, encore plus que le heurt des poings fermés, plongeaient dans une panique irraisonnée l'homme qui s'agitait dans le ring avec des gestes gauches ; et pendant qu'il poursuivait sa pantomime brave d'attaque et de défense, un frisson froid lui courait de la nuque aux reins : le frisson de ceux qui se noient ou qui tombent.

Quand Bill appela « *Times !* » pour la seconde fois, le patron dit négligemment :

— Ça suffira pour cette fois, Bill ! Je ne me sens pas en train ce soir.

Bill répondit sur-le-champ qu'il ne fallait jamais exagérer, et retira ses gants avec empressement. Le patron retira aussi les siens et sortit du *ring*.

Un instant il resta immobile, se caressant les bras, rêveur et mélancolique, pendant que Bill mettait tout en ordre. Puis il avisa de nouveau le ballon, et l'assaillit avec une violence haineuse.

Ses poings s'abattirent sur le cuir gonflé, furieux, impitoyables, firent vibrer la plate-forme massive, élevèrent de nouveau dans le sous-sol nu un grondement féroce de tam-tam. Les dents serrées, le frappeur épuisait toute la gamme des coups terribles, martelait sur la sphère une revanche implacable. Et quand un dernier swing eut rompu la corde et envoyé rebondir contre un mur le ballon dégonflé, son amertume s'apaisa, et il connut les joies du triomphe.

L'Auto, 27 novembre 1909

III

La chrysalide

Seul dans le sous-sol de Bethnal Green, le patron allait et venait, bricolait, mélancolique, frappant sur le ballon ou boxant avec son ombre quand il commençait à sentir le froid sur son torse nu.

Rien que cette nudité partielle lui était déjà une satisfaction, presque un orgueil. Le miroir collé contre un pan de mur, qu'un *punching-ball* échappé à sa corde avait fêlé du haut en bas, ne lui renvoyait que l'image d'une poitrine plate, d'épaules maigres, de bras fuselés où l'exercice constant avait plaqué une musculature artificielle, dont les rondeurs saillant sous l'effort, étonnaient. Mais la sensation de l'air froid sur son corps, le reflet blême de sa peau à la lumière, le jeu facile des articulations libérées lui donnaient l'illusion d'une épreuve prochaine, semblaient des préparatifs de combat. Il jouissait de cette illusion, et se réjouissait en même temps secrètement que ce ne fût que cela ; car la vue d'un autre homme demi-nu entrant dans le *ring* avec lui eût suffi pour tuer son ardeur et faire monter en lui cette gêne, cette intimidation gauche qui ressemblait si fort à la peur.

« Fatty » Bill était allé à Wonderland soigner un protégé, et le patron avait refusé de les accompagner, préférant rester seul pour caresser sans témoins sa chimère enfantine, ce goût passionné du combat qui s'alliait paradoxalement en lui à un manque de cœur lamentable.

Il marchait de long en large dans le *ring*, ses gants aux mains, et parfois tombait en garde, menaçant, rapide et trouait l'air de coups terribles. Il poursuivait, frappait encore, acculait, écœurait l'adversaire sous une grêle de horions décochés avec art ; calme, maître de soi, les yeux bien ouverts, guettant son homme, attentif et lucide. Et tout à coup le ridicule de ce simulacre descendait sur lui comme une douche froide : il s'arrêtait court, laissait retomber ses mains, et ses yeux indécis s'emplissaient de découragement. Ses six cents livres de rente, le *pub* bien achalandé de Highbury dont il hériterait quelque jour, son épingle de cravate en or et ses chaussures américaines, comme il aurait volontiers échangé tout cela contre le cœur indomptable et simple de quelque *pug* irlandais, affamé, en haillons et toujours mieux prêt pour une rixe que pour un repas ou une belle fille !

De gros souliers trébuchant dans l'escalier le sortirent de sa rêverie, et un inconnu déboucha dans le sous-sol en hésitant un peu.

Bill n'est pas là ? demanda-t-il. Je l'ai rencontré l'autre jour et il m'a dit comme ça que je pourrais venir travailler ici. Il paraît que le patron est une bonne poire, qui vous laisse faire tout ce que vous voulez, et même se laisse taper, des fois... Le Cadger's Club, qu'ils appellent cet endroit-ci ! Alors Bill n'est pas là ! Eh bien, on va travailler un peu tous les deux, hein ? On est à peu près du même poids. Je vais me déshabiller.

Le patron répondit :

— C'est ça ! Vous trouverez des chaussons dans l'autre pièce.

Il resta au milieu du *ring*, s'étirant languissamment, calme en apparence, mais sentant le vieux frisson de panique lui courir une fois de plus de la nuque aux reins, l'angoisse d'un bloc de glace au creux de l'estomac, la tentation affolée de trouver quelque prétexte pour éviter l'épreuve... Mais quand l'autre revint il était encore là.

Ils étaient du même poids, en effet, ou à peu près ; mais l'autre avait bien trois pouces de moins de taille, qu'il rattrapait en épaisseur. Des tatouages compliqués ornaient ses avant-bras et sa poitrine, et un collier couleur de terre de Sienne formait un autre tatouage permanent autour de son cou musculeux. Il avait un air placide et bon enfant de brute ingénue, et un profil presque perpendiculaire, de la racine des cheveux au menton, où le nez ne faisait qu'une saillie insignifiante, comme s'il jugeait plus prudent de se rentrer d'avance.

Il chargea d'emblée, envoya deux ou trois larges *swings,* et s'arrêta pour en contempler l'effet, gouailleur. Quelques directs du gauche, qu'il reçut en pleine figure, firent seulement épanouir sur ses lèvres un sourire béat, et, cette preuve que son adversaire n'était pas absolument une mazette suffisant à faire disparaître tous scrupules chevaleresques, il s'appliqua à s'amuser de son mieux.

Le patron, haletant et blême, passa par plusieurs phases de panique. D'abord, il rendit les coups avec usure, ensuite il dansa tout autour du *ring,* multipliant les esquives, scientifique, ne ripostant qu'en tapes courtoises, espérant par là donner l'exemple à l'autre ; et, quand cette courtoisie eut lamentablement échoué, il oublia tout, essoufflé, les yeux troubles, et ne songea plus qu'à rester debout et à se défendre n'importe comment.

Il lui vint tout à coup à l'esprit qu'ils étaient tous les deux seuls, qu'il n'y avait là personne qui pût leur conseiller fraternellement, de temps à autre, de s'arrêter pour souffler un peu, et que le code d'honneur du *ring* interdit à celui des deux hommes qui a le dessous de demander une pause. L'avenir allongeait donc devant lui une perspective apparemment interminable de fuite, de poursuite et de coups, perspective où le torse tatoué et le faciès écrasé de son adversaire intervenaient avec une persistance horrible. Pendant qu'il songeait à cela un *swing* sur l'oreille le coucha à terre et, à partir de ce moment-là, il fit coup sur coup plusieurs découvertes.

Il découvrit d'abord que, contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'absence de spectateurs est le plus fort des encouragements. Plus de crainte de paraître inférieur ou ridicule ! Plus de préoccupation néfaste de ce que la galerie pense de vous ! Rien que les murs, le *ring* de seize pieds où deux hommes, demi-nus, primitifs, sont enfermés avec leur désir ardent et simple.

Il découvrit encore, un peu plus tard, que le choc et la douleur des coups, même la chute humiliante et le heurt des membres sur les planches, ne sont rien ; que ce qui affole, écœure et démoralise, c'est la poursuite sans répit de l'adversaire et la retraite devant sa menace constante. De sorte qu'il suffit seulement, pour éviter le trouble et la peur, de foncer aveuglément sur ses rentrées, et d'être autant que lui celui qui poursuit, tout au moins jusqu'à l'évanouissement final.

Et cela monta tout à coup en lui comme une marée joyeuse, l'instinct sûr qu'après tout ce n'était qu'un homme luttant contre un autre homme, qu'entre eux

il n'y avait que de minimes différences de structure qui n'avaient pas tant d'importance ; et que, dans le but essentiel de combat, la déesse du beau sang rouge, des muscles vivants et de la virilité venait de surgir de lui, tout armée et prête à la guerre...

Toute la science péniblement acquise qu'il trouva tout à coup à son service, toute la force que des années d'exercice découragé lui avaient donnée quand même, tout l'orgueil d'être pour la première fois un homme qui se bat, et de ne pas songer à autre chose ; tout cela passa dans la détente de ses épaules, dans la ruse de ses feintes et de ses esquives, dans la fougue calculée qui le jetait en avant. Et l'homme au masque écrasé, travaillé avec art, s'affaiblit, flotta, vit rouge, chargea à l'aveuglette et se heurta à la cuirasse surnaturelle de héros que le *publican* de Highbury venait de ceindre...

Quand il fallut le relever, le patron, soudain émerveillé de son ouvrage, dit à haute voix : « Seigneur ! qu'il est lourd ! » Et voici que « Fatty » Bill sortait mystérieusement de l'ombre de l'escalier et venait l'aider sans rien dire.

L'homme haleta un peu sous la douche de l'éponge, ouvrit les yeux, se frotta la nuque, et dit avec respect :

— Le dernier, c'était une beauté, gouverneur ! Une vraie beauté !

Le patron sentit la large main de Bill lui tomber fraternellement sur le dos et entendit le vieux pugiliste lui dire d'une voix nouvelle, d'une voix d'égal :

— Je savais bien que ça viendrait un jour ou l'autre, patron ! Il ne s'agissait que d'attendre !

L'Auto, 4 décembre 1909

IV

Fraternité

Ils étaient tous là, « Fatty » Bill, Fred Diggins, Wally Keyes, Alf Plimmer... formant bloc au milieu du public, échangeant à voix basse des propos mystérieux, ou se penchant sur l'épaule de Bill pour consulter le programme qu'il tenait à la main.

Fred se hissa sur la pointe des pieds, appuya le menton sur l'encolure massive qui lui cachait la moitié du *ring,* et chuchota à l'oreille de Bill :

— Six *rounds !*... Vous croyez qu'il tiendra ?

Bill fit une lippe prodigieuse d'oracle, et répondit :

— Il tiendra... ou il ne tiendra pas. On ne peut pas savoir. C'est un drôle de garçon !

Alf Plimmer dit avec un geste de mépris écrasant :

— Ce type contre qui qu'il tire, Sid Brown... il ne vaut rien ! Je l'ai vu dans une compétition de novices, il n'y a pas six mois ; il a gagné sa série sans le faire exprès, parce que l'autre s'est trouvé là au moment où il faisait tourner ses bras... Le jour de la demi-finale celui qui devait boxer contre lui a oublié de venir ; et il a remporté la finale parce que son adversaire a été disqualifié. Un boxeur, ça ! Un bébé le démolirait sans s'arrêter de boire...

Pensif, Bill dit à demi-voix :

— Oui... oui... C'est tout ce que j'ai pu trouver de moins dangereux pour lui ; et, des fois, avec un peu de chance, et moi dans son coin... Pourquoi donc qu'il ne gagnerait pas ? Il devrait même gagner, voyez-vous, entraîné comme il l'est ; mais avec lui on ne sait jamais. Pourvu au moins qu'il n'ait pas peur pour sa figure, ce soir !

Ils hochèrent tous la tête, soucieux et regardèrent en connaisseurs les deux hommes qui entraient dans le *ring* à ce moment. Quand ils se furent malmenés et bousculés pendant quatre *rounds,* maladroits, essoufflés, l'un d'eux intercepta au passage un *swing* aventureux, et s'affaissa sur les planches, inanimé, au milieu d'applaudissements enthousiastes.

Bill se détourna avec un soupir.

— Ah ! Seigneur ! fit-il. Ça me fatigue rien que de les voir faire. Pourquoi donc qu'ils n'essaient pas d'apprendre quelque chose, avant de s'exhiber comme ça ?

Il consulta le programme, et s'en alla vers le vestiaire. Les autres se serrèrent pour rester ensemble, et se dirent l'un à l'autre :

— C'est pour après celui-ci !

Le patron allait combattre. Oui ! Combattre réellement, dans un vrai *ring,* avec de vrais gants et devant un vrai public, un homme qui ne saurait pas qui il était et qui le traiterait probablement sans aucuns égards. C'était lui qui l'avait voulu, et s'il s'en était remis à « Fatty » Bill du soin de trouver un adversaire et de fixer les conditions, ç'avait été sous défense solennelle de rien « arranger » d'avance. Bill avait bien fait les choses : un défi retentissant, appuyé d'un enjeu de dix livres, lancé au nom d' « Un inconnu », avait attiré d'innombrables bonnes volontés, et le résultat d'une sélection curieuse était le *match* qui mettait aux prises, en six *rounds* de deux minutes, avec gants de six onces, ledit « Inconnu » et le moins redoutable de ceux qui s'étaient offerts. Un obscur établissement de la rive sud, loin des quartiers où le patron était connu, avait été choisi comme lieu de la rencontre, et tous les habitués du sous-sol de Bethnal Green étaient là, loyaux, mais sceptiques, et profondément étonnés, comme des gens dont l'univers oscille tout à coup.

Le patron ! Ils n'avaient jamais songé à lui que comme à un être inexplicable, mis sur leur chemin par une Providence complaisante pour leur fournir un local d'entraînement, et des demi-couronnes de temps en temps, dont il se laissait taper sans résistance. Quand par hasard il s'alignait dans le ring contre l'un d'eux, son adversaire s'efforçait avec une application touchante de combiner une courtoisie un peu empruntée avec un simulacre de pugilat, et d'ailleurs Bill était toujours là, second, chronométreur et arbitre, rappelant à l'ordre d'un froncement de sourcils féroce les frappeurs distraits...

Pourtant il avait eu, récemment, des crises de combativité inattendues, et il lui était arrivé d'abandonner tout à coup sa pantomime inoffensive et scientifique pour charger à vrais coups de poing, pêle-mêle, un comparse stupéfait. Et voici maintenant qu'il allait s'enfermer dans un *ring,* en public, avec un garçon robuste et dépourvu de manières, qui ne se douterait pas de l'honneur qui lui était fait. Le patron ! Un homme qui, clairement, n'aimait pas qu'on lui fît du mal, et qui n'avait pas besoin de cela pour vivre ! Les habitués du Cadger's Club secouaient rêveusement la tête et parlaient bas, comme en présence de quelque manifestation surnaturelle...

Ils l'acclamèrent pourtant bruyamment quand il fit son entrée ; et lorsque, emportant les dernières recommandations et une tape paternelle de Bill, il s'avança crânement et plaça d'autorité un joli direct à la figure, leur enthousiasme ne connut plus de bornes. Entre deux vociférations, ils échangèrent des signes de tête entendus. Hein ! Bon vieux patron ! Pas si mazette que ça, après tout ! Ce n'était pas pour rien qu'ils avaient tous mis la main à la pâte pour l'entraîner, là-bas, dans le sous-sol dont il payait le loyer, où il faisait sec et chaud, les soirs d'hiver ! Il se comportait très bien, ma foi ; vraiment bien... enfin... pas si mal ! En tous cas ils étaient tous avec lui de cœur, et quand un *swing* heureux de son adversaire l'eut jeté dans les cordes, ils furent tous debout en un instant, lui hurlant des encouragements :

— C'est un coup de chance !... Ce n'est rien !...

— Faites pas attention, patron, rentrez et tapez dedans !

Le placide Fred Diggins vociférait des conseils de carnage ; Wally Keyes suivait les combattants des yeux, avec des demi-esquives et des contractions d'épaules instinctives, par sympathie, et Alf Plimmer s'offrait à dépêcher sommairement un voisin qui protestait contre leur tumulte. Mais Bill, les bras appuyés sur la plate-forme surélevée du *ring,* surveillait son homme d'un air inquiet. Il semblait bien que le patron eût « peur pour sa figure », tout au moins pour le moment. Son jeu indécis, ses hésitations gauches, ses entrechats inutiles annonçaient à qui savait lire qu'il songeait au public, à lui-même, à l'humiliation possible, à tout sauf à la besogne simple à laquelle il aurait dû s'appliquer tout entier. Et quand une voix cria du fond de la salle : « Eh bien ! Allez-y donc, voyons ! Est-ce qu'il a peur ? » il tenta une rentrée maladroite et se fit descendre encore une fois.

Alf Plimmer s'était retourné vers l'endroit d'où la voix était partie, et distribuait des défis sauvages. Sur la plate-forme, Bill maniait l'éponge en virtuose, avec une sorte de mélopée de nourrice, calmante, consolante, farcie de sagesse. Et le patron, affalé sur sa chaise, les mains accrochées aux cordes, ses cheveux couleur de foin lui retombant sur la figure, semblait suivre des yeux quelque chose d'insaisissable, qui fuyait. Il tint pourtant toute la seconde reprise, et toute la suivante. Au quatrième *round* il fit jeu égal, nettement. Au cinquième, il eut une défaillance, flotta, s'accrocha, fut projeté deux fois à terre, au milieu des hurlements, et deux fois se releva à la neuvième seconde, blême, les yeux vagues, le cœur en déroute, et pourtant aiguillonné par quelque invincible désir... Et voici qu'au cours du dernier round il plaça un lourd crochet du droit au corps, comprit en une seconde que l'homme qui lui faisait face était encore plus fatigué que lui, tout aussi près de céder, et le poursuivit autour du *ring* toute une minute sauvage, fonçant comme un bélier, cognant, rompant les corps à corps avec des bourrades rageuses, et cognant encore...

Dans le *pub* où ils s'étaient rendus en sortant, le patron, lavé, peigné, la figure à peine tuméfiée, commanda du scotch pour tout le monde, et s'assit sur un tabouret, son verre à la main, avec un sourire mélancolique.

« Fatty » Bill lui mit une main sur l'épaule.

— Battu, patron ! dit-il, mais pas déshonoré ! pas déshonoré !

Alf Plimmer dit violemment :

— Aux points ! Ça ne compte pas... D'abord ç'aurait dû être un match nul. Au dernier *round,* il ne tenait plus, l'autre !

Fred se pencha, l'air effaré, les yeux ronds, et lui expliqua d'un ton mystérieux :

— Je vas vous dire... Vous êtes parti trop tard. Voilà ! La prochaine fois que vous le rencontrerez, cet homme-là, vous l'aurez facilement... facilement !

Ils le regardaient tous, sincères, fraternels, oubliant son élégance, son argent, oubliant qu'ils l'avaient longtemps considéré comme un simple d'esprit, hanté par une marotte inexplicable, un benêt qu'il fallait tondre... C'était maintenant un garçon comme eux, qui s'était aligné à son heure, et qui avait tenu jusqu'à la fin.

Le patron, toujours assis, son verre à la main, les regardait aussi l'un après l'autre. Il se sentait encore un peu étourdi, presque bouleversé, facile à émouvoir, comme si les coups l'avaient ébranlé jusqu'au cœur. Et soudain il baissa le nez sur son whisky et balbutia :

— Vous êtes de braves garçons... Je... je... vous êtes de braves garçons. Videz vos verres...

L'Auto, 20 janvier 1910

V

Fin d'idylle

Dehors, c'était l'horreur du premier brouillard de l'hiver : un brouillard précoce mais épais à souhait, une de ces *pea soups* qui abattent sur Londres, de Mile End à Kew, comme une couche de l'atmosphère d'un autre monde, faite de vapeurs épaisses, de fumée et de suie. Dans les rues, les becs de gaz, restés allumés toute la journée, n'avaient fait que peupler les ténèbres d'astres piteux, joncher les rues de petites oasis de clarté que séparaient des espaces pleins de mystère.

En l'absence du patron, « Fatty » Bill régnait en maître dans le sous-sol de Bethnal Green. Ses gestes larges invitaient les arrivants à se mettre à leur aise. Ceux qu'une insatiable ambition ou la perspective d'un *match* prochain poussait à s'entraîner quand même entraient dans le *ring* deux par deux, et se bousculaient l'un l'autre courtoisement, avides de montrer leur science, mais pleins d'égards pour un collègue qui serait probablement quelque jour un adversaire. Les plus sages s'asseyaient autour de Bill et prêtaient respectueusement l'oreille à ses discours.

Oui ! disait-il, il y a des matches de championnat, des matches à grand orchestre, avec de gros enjeux et des bourses de cinq cents livres, qui ne sont que du chiqué à faire pleurer. Et à côté de ça il y a des exhibitions, des affaires à l'eau de rose, truquées et répétées à l'avance, qui tournent mal à moitié chemin et finissent par des dégâts sérieux. Et je ne parle pas seulement des amateurs : des petites poires qui veulent faire les malins et qui vous font suer pour rien ! Même des garçons sensés comme vous et moi perdent la tête, des fois, et en donnent au public pour bien plus que son argent. Ah ! Seigneur ! Ce que c'est que d'être jeune !

Rêveur, il contempla les deux novices qui occupaient le *ring*, esquissant hors de portée des coups ingénieux, et sembla regretter ses erreurs passées.

« Moi qui vous parle, reprit-il, quand je n'étais pas plus vieux que ces gosses-là, j'ai eu mon nom dans tous les journaux ; et pas dans le *Sporting Life ;* dans les grands journaux politiques, s'il vous plaît ! « Scène de désordre à Hampstead », qu'ils ont appelé ça ! Même que ça m'a valu quinze shillings d'amende, ou huit jours de tôle, au choix, et j'ai choisi la tôle, pour cause !

« Il faut vous dire qu'à cette époque-là j'étais amoureux d'une petite fille à cheveux jaunes – Sal, qu'elle s'appelait – qui travaillait dans une fabrique de confitures, et on avait arrangé de se marier tous les deux, un jour ou l'autre. Alors elle m'embêtait tout le temps pour que je gagne des tas d'argent, et moi j'allais embêter les organisateurs des réunions de boxe pour qu'ils me donnent un *match* de temps en temps. Pour un demi « quid » je me serais aligné contre n'importe quel poids lourd, et bien content, encore ! Après tout, ce n'était qu'un petit moment à passer !

« Et, comme on approchait de la Pentecôte, voilà que je tombe sur un vieux copain à moi, Harry Webster, qui me dit comme ça qu'il venait d'être engagé à l'arène de Hampstead Heath, pour le lundi de la Pentecôte, et que peut-être je pourrais aussi avoir un engagement, si seulement je voulais faire le nègre. N'est-ce pas, une troupe n'est pas complète sans un nègre, et il se trouvait que cette année-là les vrais nègres étaient hors de prix. Alors Sid Delaney, qui organisait l'affaire, cherchait un garçon discret et consciencieux pour faire le nègre. Quand j'ai été le trouver, il m'a regardé un bon moment, et m'a déclaré que j'étais juste ce qu'il lui fallait. Je ne me sentais pas flatté, flatté ! Mais j'ai accepté tout de même.

« Tout le dimanche de la Pentecôte, pendant que les copains se payaient du bon temps, il a fallu préparer les toiles de la baraque et tout arrimer sur la voiture, et le soir ç'a été un demi-gallon de teinture de choix à me coller sur la peau : un vilain mélange de brou de noix, de cirage et de je ne sais quoi encore, dont Sid me badigeonnait toutes les demi-heures. Il m'avait aussi recommandé de rouler mes cheveux sur des papillotes ; mais je n'ai pas voulu. Après tout, on a sa dignité !

« Le lundi, jusqu'à cinq heures du soir, ça a bien marché. Vous savez tous comment c'est : la parade devant la baraque, et Sid Delaney dégoisant des balivernes pour attirer les badauds. Naturellement on était tous champions de quelque chose ; ça impressionnait le public et ça rendait les amateurs prudents. Des vrais amateurs, il n'y en avait guère et on était obligé de se rabattre sur le groupe de purotins qui stationnaient toute la journée devant la baraque pour lancer des défis sensationnels, tirer le chiqué et faire leur petite quête. Moi, j'étais le « Champion de couleur de l'Afrique du Sud » et à l'heure du déjeuner Sid m'a encore donné une bonne couche de peinture, parce qu'à force de suer et de recevoir des coups sur la figure, je commençais à devenir créole.

« On était sur le devant de la baraque, carrant les épaules pour avoir l'air plus imposant, et Sid Delaney racontant toutes nos victoires et invitant les amateurs à venir se faire massacrer, quand j'entends une voix qui dit : « Eh là ! Envoyez les gants par ici ! Je prends le nègre ! »

« Je regarde, et le diable m'emporte si ce n'était pas Tom, mon copain, mon poteau, Tom, avec qui j'avais tout partagé, le manger, le boire et le tabac... Et voilà qu'il fallait encore que je partage Sal avec lui ! Car c'était Sal qui l'accompagnait, splendide, avec une robe de velours vert et un grand chapeau à plumes jaunes, comme pour l'empêcher d'aller se battre avec ces vilaines gens... Je n'avais pas voulu lui dire ce que je faisais ce jour-là, parce que ç'a m'aurait humilié qu'elle me voie en nègre, et elle en avait profité pour se faire emmener à la fête par Tom ! Naturellement ils ne m'avaient pas reconnu, et moi, sur mon estrade, je dansais de rage, tellement que Delaney m'a rappelé à la fin que j'étais là pour boxer et pas pour faire l'avaleur de poulets vivants.

« Alors je me suis calmé tout d'un coup, et j'ai été choisir mes gants. C'étaient des gants qui avaient bien dix ans de service, avec tout le crin ramassé en boulettes, durs comme le fer, des gants qu'on n'offrait jamais aux amateurs, naturellement. Je les avais déjà enfilés quand Tom est entré dans la baraque, et je lui ai fait donner de beaux gants neufs, bien épais, qui n'auraient pas fait mal à un bébé.

« Le public n'avait jamais rien vu de pareil dans une baraque foraine, et quand à Sid Delaney, il s'arrachait les cheveux, tout simplement, de voir qu'on faisait de la vraie bourre dans son établissement sans qu'il ait augmenté le prix des places. Mais le plus étonné de tous c'était Tom, qui était venu là pour cinq minutes de chiqué, à la rigolade, et sa petite quête, et qui se faisait gâcher la figure sans comprendre pourquoi. Il cognait de son mieux, mais ses gants bien rembourrés ne faisaient que caresser mon brou de noix et chaque fois que je le touchais, moi, ça faisait comme un rond dans l'eau, un beau petit rond qui lui marquait la figure en rose pâle, et qui devait tourner successivement au bleu, violet, vert et jaune tous les jours de la semaine suivante. Le chronométreur se doutait bien qu'il y avait quelque chose là-dessous, et il nous faisait des rounds de cinq minutes, sauf quand j'étais en mauvaise posture, et alors ça finissait de suite.

« Ce qui m'enrageait, c'est que je boxais depuis dix heures du matin, moi, et que je me sentais trop fatigué pour l'arranger comme j'aurais voulu. Même à la fin, je me sentais vidé, et j'ai perdu la tête. Quand on est tombé tous les deux, dans un corps à corps, je me suis mis à genoux sur lui, et j'ai commencé à retirer mes gants pour mieux le marquer.

« On nous a séparés, naturellement, et voilà Sal qui me tombe dessus à coups d'ongles en m'appelant « Sale nègre » ! Alors j'ai encore perdu la tête, et j'ai commencé à taper dedans.

« Deux jours plus tard, quand le magistrat m'a octroyé huit jours de « quod », Tom était là ; et, moi, j'étais encore brun clair ; mais lui ! Une vraie peinture !

Ça m'a fait plaisir à voir ; et comme on m'emmenait à Wormwood Scrubs, voilà qu'il se met à me raconter des boniments au passage, à me dire que c'était un malentendu, qu'il allait m'expliquer...

« Je lui ai répondu comme ça, très digne, qu'il pouvait garder pour lui ses explications, son œil violet, et Sal.

« Les explications et l'œil, il aurait pu s'en consoler. Mais Sal ! Il ne me l'a jamais pardonné. »

L'Auto, 9 février 1910

VI

Le Français

LES HABITUÉS du Cadgers' Club échangeaient force clins d'œil et sourires amusés. Alf Plimmer, tout en aidant Fred Diggins à mettre les gants, lui chuchota plaisamment :

« Faites attention de ne pas lui faire de mal, Freddie ; sans ça, il pourrait vous donner des coups de pied dans la figure ! »

« Fatty » Bill, rêveur, se demanda à demi-voix :

« Qu'est-ce que ça peut bien manger à l'entraînement, ces gars-là ? Des escargots et des haricots verts... ?

Cette saillie obtint un si vif succès qu'Alf Plimmer dut s'appuyer aux cordes du *ring* pour mieux rire, et que Wally Keyes, qui travaillait le ballon, abaissa les poings tout à coup, et laissa la sphère de cuir heurter violemment sa figure hilare...

Le patron émergea du vestiaire avec son hôte, et le conduisit dans le *ring* en gesticulant beaucoup par courtoisie. Pendant qu'il lui choisissait une paire de gants, Diggins, Plimmer, Keyes et Bill contemplaient l'étranger avec une curiosité simple. Bill mesura du regard le torse nu qui s'évasait en assez belles épaules, les bras pleins, le cou solide bien qu'un peu mince, et dit avec une nuance d'étonnement :

« Mais il n'est pas si mal bâti, après tout ! »

Les autres hochèrent la tête, et Fred Diggins, pensif, se caressa doucement les bras de ses mains gantées. Il avait huit ans de métier, le petit Fred, et ne s'étonnait guère ; mais c'était la première fois de sa vie qu'il allait s'aligner contre un Français. Comment se battaient-ils, ces gens-là ? On disait bien dans les journaux qu'ils avaient appris à donner des coups de poing comme tout le monde... pourtant ce n'étaient que des étrangers, des hommes aux mœurs curieuses, encore peu connues, de qui l'on pouvait tout attendre... Fred imaginait confusément des tactiques déconcertantes, faites de politesses prodigieuses et de soudaine sauvagerie ; peut-être un oubli des règles, quelques blasphèmes contre les lois sacrées du carré magique...

La poignée de mains du début, la position classique de son adversaire et les parades traditionnelles avec lesquelles il reçut la première attaque ébauchée rassurèrent Fred peu à peu. Il oublia promptement à qui il avait affaire et ne songea plus qu'à son travail. Autour du *ring* les autres regardaient sans rien dire, vaguement surpris de voir que le « forinner » savait un peu plus que l'alphabet du métier.

Au second *round* Fred plaça quelques *swings* bien appuyés, et le Français, plus grand et plus lourd de pas mal de livres, commença à s'échauffer aussi, frappant dur et le bousculant dans les corps à corps.

Quand le *round* fut terminé, le patron dit d'un ton d'éloge :

« Vous êtes pas tout à fait assez gros pour lui, Freddie ! Alf, mettez-donc les gants ! »

Alf Plimmer avait déjà les gants aux mains, et se glissait entre les cordes avec des yeux luisants.

Il débuta par quelques feintes rapides, arrêtées court, dont il guettait l'effet d'un air amusé, et puis quand son adversaire, trompé plusieurs fois, s'énerva et chercha une rentrée, il l'arrêta d'un direct en pleine figure et tout à coup le chargea d'un bout à l'autre du *ring* et jusque dans les cordes, frappant des deux mains sans arrêt. Encore quelques feintes, une esquive penchée qu'il releva d'un *uppercut* au front, et il ne lui resta plus qu'à traquer d'un coin à l'autre, sans se presser, calme et narquois, un homme en panique.

Les quatre spectateurs rangés autour du ring contemplaient d'un air satisfait et placide leur camarade affirmer une fois de plus, comme il sied, la suprématie britannique. Le Français devinait ce contentement autour de lui et se sentait abandonné. L'impression d'un milieu étranger, quelque peu méprisant et probablement hostile ; un adversaire dont il ne pouvait estimer la valeur exacte, mais qui semblait sûr de lui-même ; l'idée que toutes les chances étaient contre lui et que, battu d'avance, il ne faisait que prolonger son humiliation, toutes ces choses s'agitaient dans sa tête secouée de horions et troublaient ses yeux apeurés. Il s'attardait dans les corps à corps, esquissait hors de portée des esquives inutiles ou des *swings* sans espoir, rien que pour se donner une contenance, ou bien souffletait légèrement son adversaire au front, par-dessus sa garde, du bout de son gant ouvert, avec un sourire pâle qui l'invitait à ne rendre que la pareille. Et Alf Plimmer, le simple, le pourchassait pied à pied, le long des cordes, frappant violemment sans colère, incapable de comprendre l'appel muet de cette pantomime qu'il suivait de ses yeux inquiets.

Appuyé contre un des poteaux du ring, le patron regardait et hochait la tête. Son invité le Français semblait encaisser, mais, après tout, cela faisait partie du métier, et il n'y avait pas encore de dégâts sérieux. Et, de voir le champion du Cadgers' Club chasser l'étranger devant lui et le punir des deux mains, dédaigneux des coups, sûr de la victoire, il sentait monter en lui peu à peu un secret orgueil de race – l'orgueil de la race forte, de la race dure, celle qui a toujours triomphé dans les longues guerres.

Il regarda sa montre et annonça le repos. Plein de sollicitude et un peu de remords, il mouilla une éponge et rafraîchit la figure de son hôte ; puis il se pencha vers lui et demanda : « C'est peut-être un peu trop dur, hein ! »

L'autre secoua la tête, et répondit : « Oh, non ! Pas du tout ! » avec un sourire brave et des yeux chavirés.

Le patron continuait à le regarder, et, tout à coup, voilà qu'il se revit, lui, sur cette chaise, se reposant, comme il s'y était reposé tant de fois, les gants aux mains, en apparence placide et vaillant, et au fond, gourmandant son cœur en déroute. Dans l'autre coin Alf Plimmer se détournait pour parler à « Fatty » Bill avec un sourire entendu ; la torsion de son cou faisait saillir en piliers les faisceaux de tendons et de muscles qui couraient de la mâchoire à la nuque et aux seins ; son torse nu, vu de trois quarts, semblait profond et compact, redoutable machine de bataille... Et dans le coin, près de lui, le patron devinait un cœur comme le sien, trop compliqué pour la violence froide des jeux barbares, oscillant sans cesse entre la peur et le vieil instinct qui fait résister jusqu'au bout.

Comme la minute de repos touchait à sa fin, il se pencha fraternellement, et dit au Français en empoignant son épaule nue : « J'ai été à votre place ; je sais... je sais... Allez-y carrément, et vous verrez que ça ira bien... »

Alf Plimmer reprenait le milieu du *ring* avec le froncement de sourcils attentif d'un homme qui va mettre la dernière main à son ouvrage. Il risqua encore quelques feintes, chargea, ne frappa cette fois que le vide, et avant d'avoir pu se ressaisir il était à son tour sur les cordes, des crochets des deux mains lui tombant dru sur la mâchoire. Il se dégagea, toucha faiblement, et encaissa à l'estomac dans un corps à corps. En le rompant sans précautions, il reçut encore un crochet court, vit rouge, fonça, toucha une, deux, trois fois, voulut en finir et, mal couvert, s'offrit au « narcotique » qui vint sans manquer.

Autour du *ring* le Cadgers' Club, atterré, contemplait le désastre. Alf Plimmer battu par un Français !... Un Français !... C'était la fin de tout ; la banqueroute des dogmes anciens ; l'écroulement de la hiérarchie du monde ; le spectacle navrant d'un Dieu frappé d'aberration et bénissant les infidèles...

L'Auto, 15 mars 1910

Père inconnu

ÉTALÉ SUR SA CHAISE, les mains sur les cuisses, Joe Hitchins, le « Boucher Sportif », contemplait l'extrémité de son cigare et respirait pesamment, la tête de côté, prêtant une oreille distraite aux propos de son voisin.

— Voyez-vous, disait ce dernier, ici on en a toujours pour son argent ! Ce n'est pas grand, bien sûr ! et on ne voit pas de champions ; mais Newton connaît son affaire et il n'engage que des garçons qui disputeront leur chance jusqu'au bout. D'abord ils savent tous qu'ils n'auront leur argent que s'ils le gagnent ; alors, même quand ça commence à mal tourner, les petites histoires de poignet foulé et de pouce démis, ils gardent ça pour eux, et ils continuent à cogner droit devant eux jusqu'à ce qu'ils ne voient plus clair.

« Et puis, pour ses cinq « bob », on a les pieds dans le *ring,* et on ne perd rien de ce qui se passe ! »

Le « Boucher Sportif » approuva d'un hochement de tête. Il était du même avis, entièrement ! Il connaissait tous les lieux où l'on boxe à Londres ; mais il n'en connaissait aucun où l'on pût, pour ses cinq shillings, se procurer au même degré qu'à la « West End School of Arms » l'impression luxueuse que les combattants étaient à vos ordres et se martelaient pour vous divertir. L'on avait, comme le voisin l'avait si bien dit, les pieds presque dans le ring, et quand les deux hommes venaient se jeter ensemble dans les cordes, on les recevait sur les genoux. Leurs grognements essoufflés dans les corps à corps, les hoquets d'asphyxie qui annoncent un coup bien placé à l'estomac, les taches rosâtres qui couvrent peu à peu les torses nus, l'écorchure inévitable des clavicules, le nez qui enfle entre les pommettes tuméfiées, et les yeux caves, résolus et tranquilles, qui chavirent tout à coup au moment où les genoux vont céder... aucun détail n'était perdu pour les spectateurs des places chères. La fumée des pipes et des cigares montait vers le plafond bas ; le piétinement des boxeurs, le son mat des coups, les vociférations du public emplissaient la salle exiguë d'un tumulte émouvant. Après un dîner copieux il faisait bon digérer là lentement, le sang aux tempes, suivant du regard ces gamins qui s'entrassommaient gaiement, pendant que le gong du chronométreur scandait les reprises.

Deux novices entraient dans le *ring*. Un coup de gong, la poignée de main préliminaire, et de suite une mêlée sauvage. Les deux hommes se bousculaient d'un coin à l'autre, rebondissant sur les cordes, avec des charges confuses et des bourrades maladroites. Des coups anodins claquaient bruyamment sur la nuque ou les épaules ; les combattants, de suite essoufflés, s'affermissaient sur leurs jarrets, les yeux troubles, et confiaient au hasard des batailles de grands *swings* de faucheurs. Un des coups, atteignant inopinément son but, fit un bruit sec, et ce fut fini. L'un des deux était étendu sur le sol, les bras en croix, pendant qu'une voix placide comptait les secondes.

«*...Eight... Nine... Out !*»

Le « Boucher Sportif » échangea un sourire avec son voisin et héla le garçon pour se faire apporter à boire.

Deux hommes nouveaux enjambèrent les cordes et s'installèrent sur leurs chaises respectives.

— En voilà un, dit le voisin, à qui un bon dîner ne ferait pas de mal !

Le « Boucher Sportif » contempla le torse nu adossé au poteau du *ring* à quelques pieds de lui : les côtes saillaient sous la peau grise.

— Oui ! fit-il, il n'a pas l'air trop bien nourri !

Son regard remonta jusqu'à la figure et s'y arrêta. Elle lui rappelait quelque chose... quelque chose de presque oublié ; mais qui avait dû lui être familier autrefois.

Le Maître des Cérémonies annonça :

« Le prochain item du programme est un *contest* en six *rounds* de deux minutes entre Youg Cohen, d'Aldgate, et Joe Badger, de Holloway.

— Joe Badger, de Holloway... Young Cohen, d'Aldgate... »

Les souvenirs du « Boucher Sportif » se déroulaient péniblement. Joe Badger, de Holloway... Joe Badger... Joe !...

Il retira son cigare d'entre ses dents, et une poussée de sang lui gonfla les tempes. Joe Badger, de Holloway... et cette figure qui lui rappelait quelque chose... C'était le fils de Maria, et, si elle avait dit la vérité, son fils à lui...

Young Cohen venait de placer un dur crochet au sortir d'un corps à corps, et s'avançait de nouveau, prudent et rusé. Le « Boucher Sportif » regardait le gringalet qui lui tenait tête. Oui ! C'était bien la figure de Maria, et surtout ses yeux ; mais la mâchoire. Il se passa la main sur le menton, remué malgré lui.

Le fils de Maria, et son fils à lui... Après toutes ces années ! Quelle drôle de chose !

Un garçon courageux, cela se voyait de suite, mais qui ne savait guère s'y prendre. Il s'avançait carrément, les yeux bien ouverts, avec des *swings* qui se laissaient deviner longtemps d'avance. Son thorax plat semblait bien peu fait pour recevoir les coups, et les gestes de menace de ses bras grêles étaient pathétiques.

« *Time !* »

Une minute de repos et de soins paternels aux mains de seconds apitoyés, et le voilà qui reprenait sa tactique sans espoir, suivant pied à pied autour du *ring,* les yeux grands ouverts, un adversaire qui lui bosselait la figure en s'amusant. Ils ne montraient aucune colère, ces yeux, pas même d'ardeur au combat, seulement une sorte d'application patiente, de désir candide... de la victoire, peut-être, ou bien de l'argent du prix ; d'un peu d'argent dont il aurait eu grand besoin !

Pendant le second intervalle, le « Boucher Sportif » étudia le jeune corps demi-nu adossé aux cordes du ring à quelques pieds de lui. Point si mal bâti, ce garçon, s'il avait été mieux nourri ! Et du cœur, c'était facile à voir ! Le fils de Maria, et son fils à lui... Quelle drôle de chose !

Au troisième round Young Cohen feinta, dansa, plissant ses yeux pleins de ruse, réussit avec ostentation plusieurs tapes légères du gauche, et soudain plaça son droit à la mâchoire, vite et dur.

Des voix dans la salle dirent doucement : « Ça y est ! »

Le petit Joe était affaissé dans un coin du *ring,* la tête sur un coude replié. Quand il entendit compter les secondes il fit un effort, se mit à genoux, les mains encore à terre, et releva les yeux.

Le « Boucher Sportif » penché contre les cordes, la mâchoire en avant, le regardait en serrant les poings. Il allait se relever, le petit Joe... Il allait se relever, sûrement ! Il n'allait pas rester affalé devant ce petit juif crépu pendant qu'on compterait les dix secondes ! Il n'avait peut-être rien mangé de la journée, et il ne savait pas se battre c'était clair ; mais si Maria avait dit la vérité et que ce fût son fils à lui, il allait se relever...

Il s'était relevé ; il avait chancelé, trébuché contre les cordes et rebondi en envoyant son bras droit devant lui en un moulinet aveugle. Et Young Cohen, qui s'approchait nonchalemment pour finir son ouvrage, avait reçu un des poings fermés sur le menton et s'était affaissé à son tour...

Le « Boucher Sportif » se leva en carrant les épaules, insolemment orgueilleux, les mains à fond dans ses poches, faisant sonner des monnaies, et s'en alla vers la porte, pour être là quand le petit Joe sortirait.

Force, 1910

LES CAUCHEMARS D'UN CHAMPION

— LA BALANCE —

QUAND LES JOURNALISTES eurent repris le train de Londres, Dave Morgan demanda à son entraîneur, Sam Harris :

— Eh bien ? Qu'est-ce qu'ils ont dit de moi ?

Ils ont dit, répondit Sam Harris avec volubilité, que vous étiez bien un champion, et pas d'erreur ! Que vous veniez en condition comme un ange, que le 21 de ce mois, la Bannière étoilée sera mise en berne et qu'un championnat du monde de plus sera revenu au vieux pays. Voilà ce qu'ils ont dit.

Mais quand son poulain eut quitté la pièce, Sam Harris regarda la porte quelques instants d'un air rêveur, et finit par demander à Boshter Bill :

— Encore sept livres à perdre en onze jours, Bill ; croyez-vous qu'il puisse le faire ?

Bill se manipula doucement le nez et les joues en signe de perplexité : il se pinçait la peau, puis tâtait avec précaution les os des pommettes et des mâchoires, comme pour s'assurer qu'ils étaient toujours là, et intacts. Il semblait que des années de martèlement quotidien eussent engourdi, paralysé les nerfs de sa figure et que, ne la sentant plus, il fût obligé d'en faire ainsi l'inventaire de temps en temps.

Sept livres en onze jours ! fit-il. Hem ! Il faudra bien qu'il le fasse ; seulement... seulement... dans quelle condition va-t-il se trouver au moment d'entrer dans le ring, après une suée comme celle-là, voilà ce qu'il faudrait savoir !

Sam Harris leva vers le plafond des mains suppliantes.

— Qu'il fasse le poids cette fois encore, rien que cette fois, implora-t-il, et je me charge du reste. Une fois qu'il aura battu l'Américain et enlevé le titre, je lui trouverai deux ou trois petits combats de père de famille, sans pesée, et six mois d'engagements dans les *music-halls*. Après... on verra !

Boshter Bill hocha la tête et renifla, pensif.

— À table.

L'entraîneur répondait à la requête de son poulain par un sourire persuasif.

— Si j'étais vous, Dave, disait-il, je n'en reprendrais plus. Voyez-vous, c'est mauvais de manger beaucoup le soir, juste avant de se coucher ; et quant à un second verre de bière, vous n'y pensez pas ! La bière ne vaut rien pour un homme à l'entraînement : ça alourdit et ça tourne de suite en graisse... De l'eau, Oh ! non, mon garçon, c'est tout aussi mauvais !

Dave Morgan implora, en enfant qu'on prive de dessert.

— Voyons, il faut tout de même bien que je mange et que je boive ! J'ai fait sept miles ce matin, plus de deux heures de travail dans le gymnase cet après midi ; et ce que vous m'avez donné à manger n'aurait pas rassasié une petite fille !

— Donnez-lui tout ce qu'il veut, Sam ! – interrompit Boshter Bill. Demain matin nous lui ferons faire le grand tour par Harrow et Pinner, voilà tout !

Douze bons miles, et les cinq derniers en courant. Sept livres à perdre en onze jours, ce n'est rien, n'est ce pas, oh ! rien du tout, une paille !

Et Dave grogne d'épouvante à l'idée de l'impitoyable randonnée.

La nuit, Dave Morgan est couché et dort. Si son entraîneur le regardait à ce moment, il ne pourrait s'empêcher de hocher la tête avec un soupir d'inquiétude en songeant à ces sept livres qu'il faudra encore arracher l'une après l'autre au corps déjà dégraissé, sans pourtant trop l'affaiblir. Car Dave a, dès à présent, la figure d'un homme prêt, fin prêt, que le moindre effort va surentraîner. La peau colle à son masque net, dessine les pommettes et les mâchoires, et rien que sa faible respiration d'homme endormi révèle chaque fois les muscles du cou et les tendons secs qui les attachent. Il a l'air étonnamment jeune : grand garçon poussé vite et qui commence à peine à s'épaissir ; sur sa peau hâlée par l'exercice en plein air, les cheveux fins des tempes en semblent plus clairs, presque dorés, comme lavés aussi par le vent et la pluie ; et le cerne profond de ses yeux fermés est presque pathétique.

Il rêve... Une route qui s'allonge ; Sam Harris, à bicyclette, consultant, toutes les minutes, la montre attachée à son poignet ; et au niveau du moyeu arrière, lui, Dave Morgan, revêtu de trois *sweaters* superposés, qui marche tant qu'il peut, et souffle, et sue. Des gouttes de sueur perlent sur son front, descendent le long du nez, trempent les cils, lui mettent leur amertume aux lèvres ; tous les quarts de mille il s'essuie la figure d'un revers de main rapide, puis continue à longues foulées, en balançant les hanches, et de nouveau la sueur sourd et ruisselle.

La laine rude des *sweaters,* mouillée, lui râpe le cou, qui brûle ; sa figure congestionnée gonfle sous la poussée du sang ; ses yeux se troublent ; il lui semble que son palais, sa gorge, tout l'intérieur de son corps se sont desséchés et que c'est sa vie même qui se mue en sueur et s'en va par tous les pores de sa peau. Un peu plus tard toute sa vie s'en est allée, et tout son élan, et il n'est plus qu'une machine qui balance les hanches et couvre le terrain. Et voici qu'une petite voix pointue s'élève derrière lui, une voix grêle et mauvaise de gnome. Elle crie :

« Encore sept livres à perdre... sept livres... sept... Ha ! ha !... Sept livres de bonne chair ! »

Dave Morgan s'agite dans son lit et murmure sans se réveiller. Il a rejeté ses couvertures et dort la bouche ouverte, respirant bruyamment. Le rêve continue, percé ça et là de trous d'ombre, mais parfois précis comme un tableau de cinématographe : la route sans fin, les haies qui défilent de chaque côté ; ses deux jambes qui se meuvent sous lui en machine infatigable... Le rythme de ses foulées et le rythme du sang qui bourdonne à ses tempes se fondent en une sorte de refrain semblable au refrain d'un train en marche ; un refrain qui est à moitié un calcul :

« Combien de miles... combien de miles... combien de miles faudra-t-il faire pour perdre sept livres... sept livres... sept livres ?... »

Et les gnomes le poursuivent.

Plus tard... le gymnase. Il est nu, épongé, frotté ; il monte sur la balance. Sous lui le plateau s'enfonce brusquement, avec un choc. Sam Harris tente d'ajuster les poids, puis hoche la tête d'un air accablé en murmurant : « Sept livres... encore sept livres... il n'a rien perdu ! » Alors il regarde à son tour, et voit que les gnomes ont sauté sur le plateau en même temps que lui ; il essaie de les chasser, mais ils reviennent, et toujours la balance accuse sept livres de trop... Sam Harris ne voit pas que ce sont les gnomes, et quand Dave veut le lui dire, il découvre qu'il n'a plus de voix... Maintenant il est couché sur la table de massage ; mais ce n'est pas la main de Boshter Bill qu'il sent sur lui. Ce sont de petites mains féroces qui se promènent sur son corps, et rabotent ses membres. Il ne souffre pas ; mais il voit ces mains enlever à chaque fois des copeaux de chair, faire disparaître tous ses muscles l'un après l'autre, lui arracher sa force par lambeaux ; il sait que ce sont encore les gnomes, parce qu'il entend leurs rires mauvais et leurs voix.

Et le voici de nouveau sur la balance ; cette fois le plateau ne s'enfonce plus sous lui. Sam Harris, étonné, enlève tous les poids l'un après l'autre, et finit par le regarder avec effarement. Il se regarde à son tour, et voit qu'il ne reste presque plus rien de lui : rien qu'une forme impondérable, immatérielle, sans consistance, une ombre qui flotte et vacille...

Un soupir pareil à un râle, un coup de reins, et Dave Morgan se retrouve assis dans son lit, haletant. Il songe : « Un cauchemar !... C'est mauvais signe... » Et il regarde venir le matin.

L'Auto, 11 avril 1911

LES CAUCHEMARS D'UN CHAMPION

— L'INÉBRANLABLE —

L'ENTRAÎNEUR Sam Morris ne prêtait l'oreille aux propos du connaisseur qu'avec une moue d'ennui, en coulant des regards inquiets vers son poulain Dave Morgan, assis à quelques pas de là. Le connaisseur était un de ces hommes à qui deux mille livres sterling de rentes et le titre de membre du National Sporting Club assurent la compétence et l'autorité, il était venu de Londres pour assister à une séance d'entraînement de Dave Morgan, et maintenant pérorait avec pompe, commentant la dernière performance de son futur adversaire.

C'est un mur, disait-il, ce Lewis Harris ! Hatchman est rentré d'autorité dès le début et l'a criblé de crochets et de *swings* à toute volée sur la mâchoire ; l'autre le laissait faire sans esquiver, sans bloquer, recevant tout comme si c'étaient des chatouilles. Hatchman s'enrageait, doublait et triplait, cognant comme sur un ballon, avec des « han ! » de bûcheron ; la foule lui hurlait des encouragements... et puis, tout à coup, l'Américain a paru se réveiller ; il a changé de pied, crocheté son gauche à l'estomac, et ç'a été fini ! Hatchman était par terre, asphyxié, battu sans espoir.

L'entraîneur hochait la tête sans rien dire, et regardait à la dérobée Dave Morgan, se demandant s'il avait entendu. Le connaisseur continuait :

— Il est terrible, ce petit Américain ! Surtout recommandez bien à votre homme...

Boshter Bill, qui entrait, comprit le coup d'œil que l'entraîneur lui lança, et fit sortir Dave Morgan avec lui sous un prétexte ingénieux.

❁

— Bill ! dit Sam Morris, à partir de demain, nous ne recevons plus personne : ni amateurs ni journalistes, personne ! Fin tiré et énervé comme le garçon l'est déjà, après tout ce poids qu'il a perdu, les boniments de *pichets* comme celui d'aujourd'hui ne lui feront pas de bien...

Dave avait très bien entendu ; mais – et Bill Boshter donna à son faciès rudimentaire une expression prodigieuse de ruse – je lui ai raconté que la petite affaire entre Harris et Hatchman était du pur chiqué, même que Hatchman avait touché pour cela vingt-cinq livres juste, et que c'était son propre beau frère qui me l'avait dit ! Dave est tout ragaillardi maintenant... C'est comme ça qu'on leur donne confiance.

❁

Dans sa chambre, Dave Morgan se déshabille lentement, pensif et comme ennuyé. Il songe à la journée de travail qui vient de finir, aux trois autres journées qui le séparent encore du combat, et sa bouche, aux lèvres sèches et rouges, couleur de sang, dessine un sourire pâle lorsqu'il se souvient des précautions presque touchantes dont son entraîneur et Bill l'entourent. Il a parfaitement entendu ce que le connaisseur disait de son futur adversaire, Lewis Harris, l'invulnérable, et il a lu toutes les descriptions de son dernier combat. « Une mâchoire de fonte », « l'homme qui ne sent pas les coups », « celui qui encaisse comme une enclume et qui frappe comme un marteau », « un sorcier », tous les journalistes sportifs de Londres ont pris, pour parler du petit Américain, un ton d'étonnement presque superstitieux ! Mais pourquoi donc Sam Harris et Boshter Bill le protègent-ils, lui Dave Morgan, de toutes ces rumeurs avec un soin si jaloux ? Craignent-ils qu'il ait peur ?

Quand cette idée lui vient à l'esprit, Dave rit de nouveau, et de meilleur cœur cette fois, car il a, au plus haut point, la vertu essentielle du combattant, cette simplicité héroïque qui fait du courage une chose si naturelle qu'elle ne mérite pas le nom de courage. Peur du petit Américain ! La bonne histoire ! Et, tout à coup, ses traits se durcissent et sa mâchoire saille : il a faim et soif du *ring,* des durs gants de quatre onces cuirassant ses phalanges, de l'air sur son torse nu, et des coups de gong réguliers qui, tour à tour, entravent et déchaînent. Ses vêtements tombent l'un après l'autre, et il s'étire. La dernière semaine d'entraînement a été dure, terriblement dure, mais il a maintenant la certitude de descendre à la limite de poids, cette fois encore, et le titre du champion du monde sera en jeu. Lorsqu'il montera dans le *ring,* il sera assurément en bonne condition : un peu trop maigri, trop affiné, peut-être !... Il s'étire encore. Il se sait capable de couvrir dix milles de route à toute allure, sans une goutte de sueur, capable de boxer six *rounds* de cinq minutes contre trois hommes qui se relayent, et de les charcuter tous les trois l'un après l'autre, de loin, en artiste, sans seulement s'essouffler ; mais il commence à avoir parfois une sensation fâcheuse de manque de puissance, de ressort détendu, d'apathie... Enfin ! Plus que trois jours...

Il dort... Est-ce depuis cinq minutes ou depuis cinq heures ? Toujours est-il qu'une image se forme dans la nuit, une image qui vacille, d'abord confuse, et puis finit par se fixer et devenir précise et claire... Des plastrons blancs tout autour du ring ; dans le coin opposé au sien, un groupe de soigneurs qui lui cachent son adversaire assis... Et une voix : c'est « Peggy » Bettinson qui annonce le grand combat...

Et voici que c'est commencé ! Il y a là un saut brusque, une transition qui lui a échappé. L'image s'est rétrécie soudain, bornée par les quatre cordes tendues entre lesquelles deux hommes, en face l'un de l'autre, miment un pugilat. Ils rusent et feintent, avec des gestes rapides, arrêtés, courts, et se déplacent avec une prestesse miraculeuse, glissant sur le sol du ring où leurs semelles font un bruit de feuilles sèches... Hep !... Un direct du gauche, vite et droit comme un éclair, passant par-dessus une garde basse, et Dave Morgan reconnaît son gauche à lui ! Maintenant, à travers son rêve, ces coups rapides du gauche se succèdent, innombrables, et cela dure longtemps... Quoi ! C'est là cet Américain dont on a fait un épouvantail ! Il n'a pas encore touché Dave une seule fois ! Il ne sait même pas bloquer !... Un peu plus tard, Dave s'aperçoit que l'Américain n'essaie pas de bloquer, et qu'il n'esquive pas non plus ; il rampe tout autour du ring, les bras oscillant à la hauteur des hanches, le front bas, avec un regard qui épie.

« Cela va bien, songe Dave, je continue et je gagne aux points », et son bras gauche sort et rentre comme une tige de piston, pendant qu'il recule devant la poursuite lente de son adversaire avec des entrechats faciles. À la longue, le combat l'excite ; il ressent une sorte d'impatience devant cette tactique troublante ; la proie est trop belle et trop facile, et, au lieu d'un direct du gauche, arrêté à mi-chemin, c'est un furieux crochet du droit qu'il décoche avec un balancement sec du torse, un crochet qui arrive juste à la pointe du menton, si dur, qu'il en ressent lui-même le choc brutal jusqu'au coude. Après cela, il recule de deux pas pour en voir l'effet... mais, déjà, l'Américain est sur lui, inébranlé et tranquille, et il lui faut se sauver le long des cordes pour éviter sa charge.

L'image continue qui se déroule dans la nuit a des trous d'ombre, puis des reprises, où Dave Morgan se voit lui-même dans le *ring*, grand et mince, criblant de coups légers et rapides un adversaire ramassé qui avance sans cesse, le serre de près, le laisse échapper dans un coin du *ring*, et avance encore, patient, inlassable... Et, chaque fois qu'il y a eu un trou d'ombre et que l'image reprend, Dave a la sensation d'une fatigue qui grandit et l'écrase, et d'un pincement du cœur nouveau pour lui. Un second sursaut de colère, un coup sauvage du droit qui atteint son but, puis un autre, d'autres encore, crochets et *swings* à toute volée qui lui fêlent les phalanges... et, la seconde d'après, c'est toujours la charge de l'Américain indemne, impassible, qui s'avance le front baissé avec un regard qui guette.

Alors, la vraie peur met sa griffe sur Dave Morgan, la peur simple d'un sortilège, et il lui semble qu'il ne fait plus que se sauver le long des cordes en une suite d'esquives si miraculeuses qu'il ne les comprend pas lui-même, à mesure que la poursuite se fait plus serrée et plus féroce.

Et, maintenant, toute sa force est partie, et tout son courage : quelque prodige le maintient debout et lui inspire des gestes inefficaces et las, et une fuite affolée, en face de l'homme qui le traque d'un coin à l'autre sans se presser, les yeux pleins de ruse cruelle, cherchant le moment et la place propices au coup qu'il va frapper, au coup unique qui suffira...

L'Auto, 3 mai 1911

À PROPOS D'UN COMBAT

LA CONTROVERSE, dont l'écho vous est parvenu, qui s'est élevée en Angleterre à propos du *match* Johnson-Wells, a ceci d'intéressant qu'elle a mis en action pour ainsi dire toutes les influences qui agissent sur la boxe en Angleterre, dans un sens favorable ou contraire.

Passons en revue les personnages.

Au premier rang, nous trouvons l'organisateur, homme candide, qui s'est dit que les *matches* de boxe – il faut ici éviter avec le plus grand soin le mot « combat » – étant légalement autorisés et prenant place régulièrement dans tout le Royaume-Uni, un *match* Johnson-Wells ne pourrait soulever aucune objection. Il a donc préparé ce *match,* dont le principal effet sera de mettre deux cent mille francs dans la poche de Johnson, cinquante mille dans celle de Wells, et dans la sienne une somme plus difficile à prévoir, mais assurément grassouillette.

Le tumulte que l'approche du *match* a suscité était donc bien imprévu ; et assez imprévue aussi était la coalition qui réunit les dirigeants d'une demi douzaine de sectes religieuses et certaines personnalités en vue du monde sportif.

Ceux que personne ne s'étonne de trouver dans ce camp, ce sont les fanatiques religieux, qui jouent en Angleterre les grands premiers rôles quand il s'agit de protester contre quoi que ce soit. Ces excellentes gens assument perpétuellement le devoir de régénérer et de sauver malgré eux leurs contemporains ; et ce sauvetage ne peut naturellement être accompli qu'en enlevant aux dits contemporains toute liberté d'agir à leur guise pour leur imposer les diverses conceptions et règles de vie qui leur assureront, toujours malgré eux, la vertu et le bonheur.

Les sports et jeux de toutes sortes sont plus spécialement l'objet de leurs croisades frénétiques. Le sport hippique les convulse d'indignation, le football les remplit d'horreur, la natation et la demi nudité qu'elle implique les amènent aux confins de l'hystérie ; les quilles et le billard leur font monter l'écume aux lèvres. Quant à la boxe... À la seule idée d'une rencontre entre un Blanc et un Noir, tous ces braves gens ont apparemment vu rouge.

Ce qu'il y a de particulièrement comique dans leur indignation, c'est qu'ils ne se sont documentés que par ouï-dire ; car aucun d'eux ne consentirait à aucun prix à aller voir le plus anodin des *contests*, et cette ignorance, en n'imposant aucun frein à leur imagination, les laisse libres de faire de ces spectacles un tableau pittoresque, sanguinolent, qui tient des exécutions capitales et des scènes d'abattoir.

Il est plus étonnant de trouver dans le même camp que les fanatiques certains membres connus et respectés du National Sporting Club, lord Lonsdale, entre autres.

Seulement, tout en reconnaissant les services énormes que le N.S.C. a rendus au sport de la boxe, il ne faut pas oublier que plusieurs des hommes qui le dirigent sont, après tout, très humains, et qu'ils n'envisagent qu'avec une certaine hostilité inconsciente, peut-être – une tentative qui aboutirait à faire passer leur club au second plan.

On sait que le N.S.C. n'a aucun mandat, ne représente rien, et qu'il s'est créé la situation unique qu'il occupe, simplement parce que, seul en Angleterre, il disposait de ressources considérables, et parce que son nom est devenu synonyme de parfaite droiture en matière de sport. Cette toute puissance indiscutée, mais purement officieuse, du N.S.C. a ses avantages ; qu'elle ait aussi ses inconvénients, c'est ce qu'on se dit depuis longtemps dans le monde de la boxe sans oser l'écrire.

Certaines des objections que lord Lonsdale et ses collègues ont soulevées sont caractéristiques.

Lord Lonsdale a, par exemple, parlé avec regret et mépris de ces matches où le *gate-money,* c'est-à dire la recette, joue un rôle. Faut-il en conclure qu'il souhaite que les *matches* de boxe soient réservés au public aristocratique et restreint des clubs, ou pour mieux dire du club unique qui est le sien ? Le grand public, cette racaille insolente chez qui le respect des titres s'efface, hélas, tous les jours davantage, aurait son petit mot à dire à ce sujet, et les boxeurs aussi.

Car, tout excellent *sportsman* qu'il est, lord Lonsdale pense peut-être avec une nuance de regret au temps où ses nobles ancêtres et leurs amis avaient chacun un pugiliste ou deux parmi leur suite, pugilistes qui, dans la hiérarchie de l'époque, occupaient une place à mi-chemin, entre l'intendant et le valet de chambre, et combattaient sur l'ordre de leur maître, pour la récompense qu'il plaisait à ce dernier de leur donner.

Enfin, les adversaires du *match* dont la protestation a paru en France la plus légitime sont ceux qui ont basé cette protestation sur l'inégalité de valeur des combattants.

Il est difficile de nier qu'il y ait inégalité apparente ; mais ce qu'il y a de curieux, psychologiquement, c'est que beaucoup des gens qui s'opposent au *match,* en toute sincérité, à cause de cette inégalité qu'ils proclament, sont parmi les plus ardents admirateurs de Wells et parmi ceux qui ont fondé et fondent encore sur lui les plus grands espoirs.

Souvenons-nous que Wells est venu à une époque où les meilleurs poids lourds anglais paraissaient être inférieurs d'une classe aux bons poids lourds blancs d'Amérique, et de deux classes aux quatre nègres dont il est inutile de citer les noms. Et la montée rapide de Wells a été suivie avec un intérêt passionné par des milliers d'Anglais qui ont pu nourrir enfin l'espérance qu'un des championnats du monde, et le plus envié, celui de la catégorie lourde, rentrerait un jour chez eux.

Seulement ils tombaient tous d'accord sur un point : que Wells n'atteindrait le summum de sa valeur que d'ici deux ou trois ans, quand une dizaine de kilos d'étoffé et de muscle seraient venus renforcer sa charpente magnifique mais encore un peu frêle. Et voici que, téméraire, il se prépare à affronter Johnson dès maintenant ! De sorte que dans les voix qui protestent, il y a autre chose que de l'indignation : il y a un vrai désespoir, une angoisse patriotique, la peur de voir leur chimère s'écrouler trop tôt sous les coups du Noir...

Même battu, Wells restera d'ailleurs pour beaucoup de gens – dont je suis – le plus sérieux des « espoirs blancs » actuellement dans le *ring*, et mon pronostic est que Wells battra Johnson… à leur seconde rencontre.

L'Auto, 26 septembre 1911

Le Noble Art,
reportages et autres textes
de Louis Hémon (1880-1913),
sont parus dans la presse sportive française
entre 1904 et 1911.

ISBN : 978-2-89816-207-7

© Vertiges éditeur, 2020

– 1208 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org